

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

HYSTÉRIE PALINDROMES SUIVI DE
PSYCHO-PATHOLOGIE POÉTIQUE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
JEAN-PHILIPPE TREMBLAY

AOÛT 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

REMERCIEMENTS

Merci à Jean-François Chassay pour sa patience, sa compréhension et son soutien, à tous les magnifiques illuminés de la poésie, les porteurs d'espoir incroyables croisés au cours de ce périple; à Danny Plourde pour son émotivité bagarreuse, Robbert Fortin pour sa lanterne, Mathieu Arsenault pour l'alcool et le pilier moral des nihilistes en moment de crise, les locataires du Fantôme 8 pour ces hivers de tempêtes, ainsi qu'à l'époque pour fournir une matière sans cesse plus vide à remplir de mon grand cri de pas grand chose.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| SOMMAIRE..... | v |
| HYSTÉRIES PALINDROMES..... | 1 |
| Le sel (hochelaga blues blême)..... | 2 |
| Rueur (traction-aids)..... | 21 |
| Ressasser (les paumes usées d'absence)..... | 44 |
| PSYCHO-PATHOLOGIE POÉTIQUE..... | 70 |
| INTRODUCTION..... | 71 |
| CHAPITRE I | |
| ILLUSTRATION DES SYMPTÔMES..... | 75 |
| 1.1.1.1 L'inconfort..... | 79 |
| 1.1.1.2 L'autisme..... | 81 |
| 1.1.1.3 La mégalomanie..... | 87 |
| CHAPITRE II | |
| TROUBLES DU LANGAGE..... | 91 |
| CHAPITRE III | |
| TROUBLES DE LA PERCEPTION..... | 96 |
| 1.1.1.4 Déréalisation..... | 96 |
| 1.1.1.5 Isolement..... | 101 |
| CONCLUSION..... | 105 |

RÉSUMÉ

Ce mémoire, tant dans l'écriture poétique que dans la réflexion qui l'accompagne, tente d'user d'une forme d'inconfort en ce qui a trait à ma posture en tant que poète. Constituée de déchirements et de tensions irrésolues liées à l'aventure sociale et humaine que présente l'époque, à une expérience intime de l'institution littéraire et à une approche de la poésie qui se veut viscérale et orale, tentant d'héberger autant que de dénoncer cet inconfort, ce malaise.

Il témoigne en ce sens d'une pathologie poétique, identifiable autant dans ses symptômes, les poèmes, que dans son diagnostic réflexif. Une somme d'incohérences qui résultent tout de même, j'ose l'espérer, en une représentation pertinente de l'auteur au cœur de son époque, d'un certain déséquilibre contemporain lié à la possibilité d'occuper à la fois la place du médecin et celle du patient, la place de l'analyste comme celle de la substance.

Il contient avant tout bon nombre de charges contre la fiction gargantuesque et satisfaite qu'est devenu ce monde, et un peu d'espoir pour la poésie comme potentialité de subversion des idées préfabriquées que l'on paye pour adopter, desquelles on s'habille. Une idée de la poésie comme manière, justement, de déchirer peut-être quelque chose des costumes quotidiens, autant d'homme et de citoyen que de poète, et de mettre à nu un peu de chair au risque d'exposer ses faiblesses, ses insuffisances. Parce que même au cœur du pire des hivers, dévoiler même furtivement, même mal, les plaies et les marques de ce temps est le seul devoir moral qu'il m'apparaisse possible d'invoquer pour expliquer ma pathologie, mon engagement dans l'expression de quelque chose d'irrésolu entre moi et le monde dont seul le poème parvient à tracer le contour.

MOTS CLÉS : POÉSIE, MALAISE, HYSTÉRIE, HIVERS, URBANITÉ, INSTITUTION LITTÉRAIRE

HYSTÉRIES PALINDROMES

LE SEL

(hochelaga blues blême)

hivers, hypocondries et aéronautes brumeux
aux bras encavés de larmes

Louis Geoffroy

faces grasses farcies de rabâchages stériles grand recrutement quotidien pour les cataclysmes canadien tire dans la télévision c'est même plus Noël et dehors une chaîne de raclage en rut gaspille encore une nuit machinale à percer le pourpre et l'orangé pour semer du gros sel sur l'angoisse de la plage blanche même si ça fait même pas plus de chaleur que c'est figé solide dans le flou en apnée comme le lustre de l'île sa léthargie phosphorescente dansant sur ces ombres insolites rares évadés de milliers de lucarnes pour se chamailler par habitude du salon au dépanneur pour une toute petite péripétie labatt ou pepsi

dans les tranchées avec toujours le même air voûté des résignés des gratteux de petits prix prêts à se sauter à la gorge aplatis l'audace à coups de pelle et s'enterrer eux-mêmes dans l'importance de la température et que c'est donc vrai que la neige a neigé des appétits de besogneux d'illettrés de bègues déguisés en american dream d'occasion avec la casquette et le reste avec au fond de la gorge comme une plainte sourde quelque chose d'étranglé depuis des siècles dans des fantasmes de coupe stanley

dehors novembre décembre janvier février dehors les chiens pas de
médaillon aux plafonds trop bas pour s'y accrocher par le cou rampez
dans le limon préfabriqué de vos rires d'édentés toujours le pied sur le
brake au moment de brûler à espérer que quelqu'un fasse quelque chose
à votre place d'explorateur de centre d'achats et de raisons de chialer
assis devant l'éternité en attente que ça passe ou qu'une main tendue
guérisse douze pelletées de nuages accrochées derrière une tête à
claques

ce n'est pas en assourdissant toute une vie de seconde main que ça s'oublie un nid de poule de même dans la charpente du cœur ça fait baisser la tête à se manger le crâne à la petite cuillère que ça en fasse plus juste à essayer de s'apprécier un peu les uns les autres

montréal par bouts t'es une vieille folle qui se parle toute seule
débordant de partout dans tes vues de police tes secrets de pintes de
bière lancés par la tête gémissements qui se perdent dans l'écho sale des
ruelles la tension de la viande du manque cruel de mots de chaleur qui
creuse le grain de la peau dans ta cavale de rires nerveux jaunes croches
et un peu trop traînants chacun stationné dans sa version muette d'une
aventure de pute de prison de déserteur

tu t'assieds par terre là où tout le monde crache babel de bars à poudre
de racoins frettés de carcasses d'épaves couchées en boule comme des
condamnés entre les vidéos-pokers ou derrière des murs de carton à
écouter les voisins baiser comme la fin du monde et à les comprendre à
tellement les comprendre

est-ce qu'on a déjà été des enfants est-ce qu'on se souvient de la lumière
un cendrier glacé au fond de la gorge la bouteille à recommencer à
effacer ses pas dans la slush est-ce qu'on a oublié ou jamais vraiment su
le calme la douceur j'irai pas dehors les chars veulent me manger se
lancent de grands murs bruns et les autres crawlent dans la poudreuse

c'est pourtant toujours le même hiver la même syntaxe d'immolations
routine sans aurore de survie de drames de bouts de chandelles dépecés
en folie de poche avec accessoires et monstres esquissés dans l'ombre
de rivières d'alcool et tout sera oublié enterré de couleurs au dégel

passer-moi une autre bière le bout du joint la poule aux oeufs d'or donne-moi quelque chose à mâcher la fille dans la boîte à penser à rien hurle qu'une autre vague de dépression descend de l'ouest déjà cerné pour la prochaine semaine mouillé de rien comprendre à ne plus savoir de quoi je me sauve quand je réussis à dormir je rêve de feu bleu qui lèche la ville un grand popsicle de chagrin

parfois dans la fenêtre la fille de la voisine fait semblant de jouer dans son enveloppe d'hivers tant que sa mère ne s'évapore pas en pilules avec les autres échafaudes dans la glace écrasée des chimères vides de formes humaines grands yeux miroir tuque et bière vide il n'y a pas de poète qu'un cri commun et changeant qu'il faut sans cesse reconstruire pour lui survivre

quêter les faits divers vouloir les nouvelles mauvaises au dépanneur ou
chez des voisins aux barricades oubliées par le jour compter les corps
doubles meurtres et suicide raté famille tranquille quartier sans histoire
se consoler un peu en attendant de payer l'insignifiance du câble avec
l'argent de l'hydro le reste à mettre sur la carte de crédit d'appartenir à
une corporation de cadres flasques embaumés devant le téléjournal

ici rien ne changera jamais il n'y a pas d'intrigue ni de rebondissement
juste une construction d'apathie à célébrer en remerciant la redondance
raboutée il n'y a pas de dénouement punché sans mémoire du voyage et
nous sommes trop fatigués pour même tenter de nous rejoindre dans le
blizzard des jours nos feux de détresse ne dessinent que de nouvelles
ombres

dans le bas de la ville la rumeur veut que le père Noël ait fermé la shop
et après le hockey les enfants de ce qu'y reste d'enfance s'entassent à
l'abri des plaintes dans leurs pyjamas rapiécés pour compter les
cicatrices du jour avant de fermer leurs yeux de soifs immenses rêver de
guns

l'asile c'est maintenant ou ailleurs on ne sait plus très bien et rassurés on traîne la clé de son cageot barre la porte débarre la porte menace à enfermer avec l'envers du monde à l'abri des étranges des pires qui le jour dorment dans la pisse ou sucent les orifices du vide pour s'en sortir alors on enjambe respire peu et mal toutes les directions sont bonnes à marcher dedans et si insuffisantes à la fois qu'on reste là avec la constance à accueillir les factures le loyer qui beuglent marche ou crève par dessus les jingles le boxing day c'est tous les jours et même plus

je crie quand j'essaie de chuchoter du bruit il y en a à noyer jusqu'aux
bombes dans la couleur des bombes le point de non-retour s'étale se
calque en liasses cajoleuses c'est un cancer d'épouvante qui nourrit le
brasier aux lisières de la ville pendant qu'on négocie les nuances de gris
des tendances sémantiques j'irai pas dehors les chars veulent me manger
dérapent en chorus d'éclats d'urgence et la neige bâille dans sa torpeur

peuple à genoux attends ta délivrance pardonne-toi tes fautes ton chèque
ton tour ton pays le tirage la retraite les vacances un bonus à étendre sur
tes fantasmes d'appétits de supermarchés ô cultes de nuit de paix grand-
papa à quatre pattes à la pêche au dentier dans la chaudière à vomir et
c'est pas ce collier-là que matante voulait tu as vraiment grandi qu'est-ce
que je fais comme toi j'essaie de ne pas me tuer au cas où il se passerait
quelque chose sainte nuit dans ton épilepsie congénitale de bonnes
intentions de linceuls en vitrines avez-vous gardé les factures gardez
toutes les factures

il y a un monde de résignations de la route des épices aux giclées
sombres de banquise où gît en tas un refrain de blues salé la calligraphie
négligée du chacun dans sa tête le doigt sur la gâchette à chuchoter des
horreurs à un dieu sec ou à prier la fatalité de venir laver la mémoire de
trop de générations passées à dire merci la langue à terre dans le trou de
cul de l'amérique

RUEUR

(traction-aids)

*the car's on fire and there's no driver at the wheel
and the sewers are all muddied with a thousand lonely
suicides
and a dark wind blows
the government is corrupt
and we're on so many drugs
with the radio on and the curtains drawn*

Godspeed you black emperor!

nous sommes plastique
fruits obligés de peu de rêves
chair à extases d'une Amérique
de chlore et de téléromans

nous sommes fils de rien
de moins que de personne
de la télévision et de trop de regrets

images animées de désirs d'images
quelques pas de danse et maintenir l'ambiance

(l'ambiance
c'est ce qu'il reste
quand il ne se passe
rien)

nous sommes très beaux
et lisses

agencés aux tapis

propres

et délavés de vie

elle danse une crise de style la jeunesse américaine noie différents délits de confort jusqu'aux bombes et sourit son monde elle se l'invente à mesure et le dissout chimiquement quand la surprise s'en est allée c'est facile elle est son propre projet et l'aboutissement absolu de l'univers alors elle applique soigneusement du brillant au dessus de ses yeux morts en attendant les caméras et pour tuer le temps se gave de chair et du beat de l'apocalypse dans le recyclage de toutes les époques elle est molle et beige la jeunesse américaine mais l'éclairage la plupart du temps sauve les apparences

ici il n'y a plus le bien ni cette arrogance exaltée du miroir de dieu il y a par contre une bonne dizaine de variétés d'eaux aux bouteilles design les odeurs sucrées de parfums chers le patchwork d'époques et d'origines qui copulent se délectant de tapas thaï une bière allemande à la main au son d'un classique reggae remixé sauce finlandaise les seins se portent haut cette année ils sont éthérés par les mois d'hivers souvent drapés de nouvelle nostalgie fluo et on communique par bribes ironiques sourires invitants entre les coups de basse d'abord en anglais ensuite en français jusqu'à ce que l'amie de la fille finisse par tout traduire en espagnol on noie sa petite saga privée dans les scotchs rares jusqu'au fond de la nuit jusqu'à se demander si on est vraiment quelque part et si ces vieux intellectuels considéreraient cette orgie de maniérisme quand leurs mines grises ont pondu la fin de l'histoire

je veux dire nos nuits bâtardes pleines de beat debout à compter les corps dans l'épilepsie des spotlights la confrérie des sachets de toilettes mixtes le malentendu à quatre heures du matin à tâter la bouteille un mamelon dans l'oeil le jeu sans conviction sans même la mort au bout de plus en plus cher et profond dans la longue plainte halogène des ruelles givrées pendant qu'on vacille une langue nouvelle dans la bouche qu'on ne saurait nommer et il y en aura d'autres ce n'est pas une issue ce n'est jamais assez d'aligner les instants d'indifférence entre les portes et les murs

de cette ambition de n'être jamais suffisant dans le circuit fermé de nos gestes vides cet apaisement où se soustraire dans les sucres inflammables des dépendances de l'indifférence ordinaire à la prestance cohérente des désespérés des envies de planifier la chute du confort des structures de la sentence d'écartèlement entre la chair et les ondes pour l'humidité d'un berceau d'habitudes des espaces de design erre d'aller à sanctifier l'inertie rien ne nous protège de ce que nous désirons

à chercher à s'éprouver à l'envers de toujours être ailleurs glisser sur la surface des choses sans s'imbiber de l'angoisse de disparaître ici dans un bonheur de téléroman d'après-midi de désapprendre à faire un pas à côté de l'éparpillement épais des sens est-ce qu'on meurt les ongles arrachés les poings qui martèlent encore se déchirent s'abandonnent en lambeaux ruisselants sur les parois de verre et de métal est-ce qu'on s'assassine au terme de son sang à trop prétendre atténuer des murs ou à défaut d'avoir essayé

bipolaires à batteries écartelés entre tuer le temps et ne pas mourir
d'ennui dans le dégoût des jours égaux à déborder dans des moiteurs
fauves qui crépitent à renforts de toutes les textures d'apparences
s'improviser des squats d'intimités de circonstances avec toujours
jamais la même histoire d'incontinence des nerfs cette mémoire des
odeurs et la curiosité de voir comment cette fois ça va s'écraser

jusqu'à quel point l'ironie jusqu'à se nier dans les pourtours analogues
du feedback de nos contenance le charme criard d'une insignifiance où
se reposer d'un spleen qui ne nous rassemble même plus laminé dans le
portique des lieux communs

dans ces veilles d'aphasies sourdes aquatiques puis fureurs
intermittentes à errer hystérique rire pour rire pour rien mais danser la
confusion fondante l'illumination qui perle mirrorball sur les visages
pâles et black des centres-villes grouillants essaims de masques marques
et miroirs enrubannés des restes poussiéreux d'un repas chimique à se
payer l'air du temps en exaltés s'étaler long à distance de quelque chose
comme l'origine la misère l'ennui ordinaire d'un cageot miteux

à chercher à se perdre noyer le poisson dans le beat les flashes les références bariolées d'ironie beaucoup trop loin de soi-même pour discerner la moindre hésitation à publier son cul ou rouler sous l'une de ces voitures italiennes rouges ou noires qui défilent guerrières à la gloire de lointains déserts de sang et font déborder l'attention des passants des bouts de chair ambulants de la danse d'un langage de bribes décoratives d'entre-deux anxiolytiques bagarres et orgasmes de ruelle à ne pas raconter au bureau la belle jeunesse parée des habits neufs de l'arrogance en permission en ville pour marquer son dû dans l'exaspération la vitesse la violence

et comme des enfants passés date jouer sans filet à se faire passer dessus
déchirer nos existences neuves trop propres noyer dans le fuzz et toutes
les couleurs d'alcool plus de hangars insalubres bars glauques nombrils
le sourire fake de la rage de se mettre jusqu'à ce que les lumières se
rallument l'impression de la famille nourrie de drogues cheap de bruit à
sens unique pour garder un bras de distance quand si possible ce sera
notre tour de venir dans la face de quelque chose de beau piétiner un
peu de chaleur et faire semblant avec un poing dans le cul avec le linge
qui va avec

la mâchoire rongée par le calcium du système des objets de culte usée
de simili-slalom entre les meutes décolorées coulées dans les
grognements de monosyllabes filles sourires filles jaunes orange de
cancer et pectoraux ciselés parés pour la fête perpétuelle du même
modèles de base avec options ravis dans la répétition d'une conquête de
fantasme corporatif d'épilation de concours prêts pour le catalogue ivres
de vacuité et de jouissance facile à perte de souffle

à ruer dans la satisfaction des requins de tempêtes dans un shooter
célébrer l'agression des formes naviguer entre les cloisons d'une nuit
glacée insondable et bleue comme un enfant mort-né s'en imbiber
jusqu'à se mettre en danger quémander nourrir encore la barbarie qui
passe dans les tendons

à soutenir sa chaleur à bouts de bras comme un tas de cendres défriper
sa faim ronger un peu de chair et quelques égarements à ranger dans sa
case aveugle sur la naissance du jour qui surfe sur les vagues
psychédéliques de poudreuse croquées par le vent se retrouver tellement
saoul de tout disloqué englouti irrigué à genoux nu dans les bavures du
temps en sursis de saveur presque proche de comprendre peut-être
même ressentir quelque chose

puis avec la politesse d'avant la violence remettre nos masques de
catapultes inertes dans la poussière des jours des rapports inhumains à
avaler la machine à vendre vendre la machine à avaler à porter ses
lendemains de veille comme une blessure de guerre au milieu de l'odeur
d'essence et des routines de patinoires d'administration de caisses
enregistreuses quand les sourires sont approximatifs goûtent l'épouvante
que le fond de l'air est vert que ça implose transpire l'angoisse et que
demain encore tout le monde fera comme si

bravant l'engelure dans les chorégraphies de supermarchés parce qu'il faut bien manger souvent je longe les murs et d'un œil la caissière semble supplier qu'on l'achève l'air constamment s'emplit de mantras rassurants clochettes pâteuses qui répètent qu'ici les clients sont satisfaits et reviennent et reviennent une fillette blonde en formation de névrose fait un spectacle de ses fantasmes de sucre dans la lumière verte suintante de cité rock détente il y a le beurre et l'argent du beurre ne pas paralyser en position fœtale entre les surgelés et ces vieillards gris par grappes qui tentent de rejoindre les boîtes les sachets la couleur il faut éviter leurs grognements ravis leur absence de regard et parfois pour ne pas être englouti savoir nager même mal dans le désinfectant au citron

de villes aplatis dans les rumeurs guerrières de terreurs exotiques
souvent recroquevillés la tête sous les bancs de neige minés avec la rage
comme seul soleil pure sacrée irradiante de l'ordre naturel des causalités
source de tout déplacement envisageable une querelle impossible et
essentielle de corps qui s'entravent où tout le monde figure un spectre
soluble dans sa fonction sociale mord puis s'efface c'est sourd ça prend
à la gorge et bien vite on ne peut plus s'en passer

tout sauf cette fin des programmes enneigée sur les écrans statiques
nourrir la sensation de l'unisson des habitacles une agitation frénétique
tournoiement hiéroglyphes couleurs syllabiques de contours
d'empreintes de sons petite hiérarchie glamour de la fuite en avant et
aux spectateurs de ce côté-ci on pourrait aussi dire de l'autre côté
déchargeant les nuées soniques électriques une rumeur un grésillement
de la stabilité tout au plus qui ne change vraiment rien à la finalité de
l'angoisse quand on annonce que les cours du progrès remonteront la
pente danseront sur nos carcasses dans leurs allégories numérisées que
ce sera une belle et grande fête que les actionnaires seront bouffis
gorgés de sang et pleins d'espoir

d'affolement décalé quand les cotes de la bourse explosent au recomptage des cadavres la télé est comblée ça fait de belles images la joie s'empare des foules fonctionnelles et on l'a déjà dit la voiture est en feu j'ai jamais bien respiré mais là c'est pire il y a des code-barres sur les œufs les poules sont dans le coup maintenant les gens me font peur surtout ceux qui sourient satisfaits du déluge et prennent des photos au lieu de regarder

il faudrait tout réinventer le vocable et les gestes évoquer les formes les rituels de l'affection retrouver le passage du silence dans le réel emballé les appétits d'incandescence au creux de tout ce qui est petit manque de saveur des aventures médiocres méthodiques saupoudrées de speed pour voir plus loin que le coin de rue glacé où attendre l'autobus à heure fixe de nouveaux mythes incluant l'existence des bureaux cubicules et des tv dinner et en attendant au moins se tenir prêts à témoigner de tout

RESSASSER

(les paumes usées d'absence)

mon amour, est-ce moi plus loin que toute la neige
enlisé dans la faim, gelé, yeux ouverts et brûlés

Gaston Miron

Nous sommes des insatisfaits et nous ne le serons
jamais, satisfaits. Voilà pourquoi nos cœurs sont
forts et nos mains calleuses et nos baisers engagés.

Geneviève Desrosiers

reste sobre ne t'écroule pas c'est vrai qu'il y a vraiment beaucoup d'autos partout une grande valse d'essuie-glaces léchant des visages vert de gris que c'est samedi et que toute la banlieue a débarqué pour boire faire de la pilule et se battre dans le centre-ville que l'air est électrique comme une grande évasion de prison qui déboule en rumeurs de mascara fondu qu'il faudrait expliquer l'amour aux calorifères reste sobre ne brise rien l'emballage des convulsions est une maladie majoritaire et sans même bouger nous sommes un peu aussi sur le trottoir à en vendre aux enfants reste sobre encapsulé dans ton élan reste avec moi essayons de comprendre ce qu'il s'est passé

ces mois dans l'ombre blafarde de chars qui glissent se klaxonnent le
coccyx de neuf à cinq en petits programmes précis de génocides
fonctionnels qui envisagent de se passer par-dessus dans l'indifférence
le sarcasme la créance hurlante à la fenêtre pendant que ma main
parcoure sur ton dos l'étendue des possibilités d'un reflux des ténèbres
sous le drap hors des luttes à finir des mois qu'il aurait fallu
désapprendre dans la débâcle vomir comme une bonne petite fille pour
passer à travers

tu ne dormais jamais c'est pour ça peut-être qu'on s'est souri pour rien la première fois quelque chose dans l'œil des agités à l'envers qui leur permet de se deviner un genre de prélude secret qui niche dans les pores plus spacieux de l'éclat des désespérés c'était de l'hiver et de moi surtout dont je me cachais chez toi ça je me souviens bien les odeurs la lueur diffuse qui faisait danser la poussière dans l'air l'ironie du jeu moi abattu lessivé tu écrivais des poèmes pleins de trances noires aurais tué pour une éclipse taire la ville le monde on a beaucoup parlé mais ta peau mes mains insuffisantes peut-être mes bras aussi dans les strates abyssales de janvier tu verrais vite que j'étais perméable brisé transparent que ça prendrait le temps tu n'y pouvais rien alors terrifié je te dessinais des empires de prétextes ça a été simple quelques jours

dans la cuisine étalé dans le recyclage en convulsions de questions
jamais posées comme pour ranimer un vague arrière-goût de confiture
peau petite musique de vie à tenter de retracer le moment précis où tu
dis plus rien regarde tes mains le plafond la poussière dans l'engrenage
des ampoules tu pleures quand tu viens et après un peu aussi c'est rien tu
dis ça c'est rien le plus souvent c'est tout

les lits délaissés sont boulimiques de sève quand la neige habille la ville
de son grand silence aquatique même le ciel garde la lumière pour lui tu
ne reviendras pas des étreintes commodes nous sommes nos propres
pièges de chaos malhabile avons l'épique au fond de la gorge nous
sommes à l'envers du siècle et je camperai ici au pied de tes avalanches
de paniques à regarder le téléphone vider sa batterie à force de chômage

désolant morne de capitulation dormir baigné d'absence l'hiver
gangrène jusqu'aux couleurs une immense pénurie de résonance et
chaque nuit je fais fondre un passage crispé de mon corps à ta chambre
que la gratte éviscère méthodiquement dans son sillon de mécanique
enjouée la fatigue endurcie à pelleter par habitude des sentiers où
personne jamais ne s'arrête pour les regarder fondre pendant que le
radeau coule il y a une parade de morts en cire rue saint-denis la
bourrasque narcotique a tout habillé de millions de miroirs d'étoiles si
tu passes par ici s'il te plait cherche dans la neige l'empreinte de mes
insuffisances et souviens-toi de mon épaule

par l'ennui trop souvent tirillés l'haleine halal des taxis de voyages en bouts de nuits à se parler dans la bouche dans notre absence à nous-mêmes son manteau de chair un autre escalier de fer forgé une pièce mal chauffée de haschisch à tout se faire sans rien se dire vraiment le creux du corps en forme d'abandon croche épinglés par l'appel de lanternes salées absorbés dans le suc et les allures de l'amour juste pour se voir reflété distordu enrichi dans le blanc d'œil d'un fantôme

fille triste petit théâtre des éboulis de nerfs macérant dans le fluide rose
des écrans miroirs de trop d'amour pour rien qui se laisse traîner aux
bout du bar le matin plein de promesses pâles d'appétits maussades fille
de glace mince et d'eau noire fait-moi jouer un peu dans ton film de
peur

on y retournera même pendant le verglas même si c'est pour trouver partout la même antique claustrophobie qui se renvoie son visage sur le zinc chuchote pour elle-même des formules usées de magie névrotique en suppliant d'un oeil décalé quelques papillons de nuit aux crânes éclatés d'ampoules pour un peu de tiédeur l'impression de ne plus savoir mourir

as-tu seulement songé à ce qui amenuise ces foules kamikazes qui se rentrent dedans je disais sais-tu ce qui chorégraphie leurs courbes la tiédeur du béton macéré dans son jus quand elle incruste les dents en giboulée de petites humiliations crains-tu parfois l'hystérie bariolée de ces nouvelles névroses éclairages d'hypermarchés de sourires clients à noyer dans l'excès somnambule vois-tu nos oscillations cette agitation génocide quand il ne se passe rien qui s'enlise dans le sucre la pose le plasma la rumeur clinique d'une autre limousine et en contemplant sous sédatifs tes lèvres réfléchies derrière la porte tu m'as répété limpide que tous les siècles ont été malades à leur manière et qu'aucun ne s'en est jamais vraiment remis puis tu as suggéré davantage d'alcool nous n'avons pas dormi nous ne dormions jamais que durant les heures de bureau

c'était la vraie folie celle qui ne répond pas aux autres qui résonnait dans tes allégories tu brisais souvent quelque chose pour la forme réveiller les voisins qui ne pouvaient pas comprendre tu brillais de tous les jeux que tu ne savais pas mimer j'aurais voulu souvent que ça ressemble à la vie mais j'étais déjà encore ailleurs toujours ailleurs

à patauger gorgé de fugues dans les jours somnambules courir après ma
queue pratiquer un talent de tout petits coups de poing dans le vide
étourdis par les rires et le trouble de n'être pas une image absolue

le bruit blanc des villes creuse nos tempes écrase le temps sur lui-même
en masse compacte et à force de tempêtes nous ne savons plus nous
raconter d'histoires comme si c'était toujours le début de la fin

et malgré quelques arpents de neige et l'écart démesuré entre nos démarches et nos attitudes on est encore capables d'incarner de bien beaux monstres de cour d'école jouer fort à se faire mal par ennui souvent ou pour voir jusqu'où les nerfs peuvent suivre quand toute la fibre de l'être se ramasse torréfiée en flaque salée dans la gorge des caniveaux ce n'est surtout pas parce qu'on tombe en amour deux cents fois par nuit qu'il ne reste rien à briser

il faudrait tout recommencer tu disais il y a beaucoup de miroirs en forme de faces et de stations-services mais pas vraiment d'espaces où se toucher sans avoir à faire semblant d'être plus solide qu'on ne l'est vraiment

recroquevillés dans l'attention des autres nous portons tous les stigmates
des jeux d'égos et la lassitude de mimer l'existence encore à côté de
prendre ou s'amuser des formes du fléau

nous ne dormons plus parce que les jours sont vides et nos corps inutiles
la lumière cette salope parfois se glisse jusque dans la cuisine c'est pour
ça et autre chose qu'on a mis tous les matelas dans le salon pour
protester contre l'ennui et février toutes ces drogues ces choses ce béton
qui n'excitent plus personne et on se touche avec nos bouches comme si
tout était vrai

l'édifice de nos passages à travers trop souvent infiltré des dégâts d'eau de nos familles reconstituées incestueuses d'autant avoir manqué de tout les uns par dessus les autres avec la hausse des loyers comme prétexte et les filaments écarlates de cris pathétiques enfouis dans l'insistance des paumes pour une présence maladroite et distraite par la peau des autres

reste à coucher même si c'est juste un jeu pose ta tête sur mon thorax
comme si c'était un coquillage chaque seconde immobile un instant
céleste à s'enfourer dans la fibre en secret quand tout porte à croire à rien
raconte-moi encore un de tes rêves étranges inquiétants au lieu de
remâcher des incompréhensions gin-tonic c'est beau je sais j'ai compris
le jeu toujours un qui danse vers l'autre qui regarde ailleurs allons
marcher les ruelles jusqu'au matin dans la neige jaune de délires
défaillants je te redirai que tu as un trou dans ta mitaine j'en ferai un s'il
le faut

nos plus vrais instants parenthèses d'ivresse fantômes hantés par la fin à
se garder en retrait de la foi se répéter sans vraiment y croire que tout
existe et que la douceur est peut-être attribuée au mérite

personne ne travaillait plus besoin d'envoyer d'avis pour les carnavales
on n'avait plus de costume propre pour la société des loisirs mais un
plan décidé de ramasser tout ce qu'on trouvait absurde l'empiler dans le
salon on avait dans un coin toute la technique en miettes pour frapper
dedans lors des quintes de démence convenus d'êtres portés disparus en
delirium tremens quand ils abattraient le dernier des loups pour en faire
un tapis au pied de la télévision on avait tout agencé contre la marche
du monde mais rien pour nous défendre de nous

j'ai cru entendre ce matin les enfants que nous n'aurons jamais jouer dans la ruelle ils s'étaient donné des prénoms américains gueulaient guerriers dans un français de doublage échafaudaient des remparts où jouer au docteur à l'abri des tours à bureaux et de la science économique j'ai pensé appeler puis refait du café c'est passé très vite tout expire se fane dans la banalité surtout les représentations du bonheur

je ne sais même pas si je t'aurais dit restons quand même perdus ici
farouches effondrés pendant que l'ordre lance furieusement sur ma
porte comateuse le monde et d'étranges copeaux de squeegees colmatés
derrière quelques flottements exigus sous les strates de plafond à tasser
les meubles ne sauver qu'un matelas et ton ventre goûter encore volutes
mauves et films plates jusqu'à la fonte des spasmes un matelas et
quelque part où déposer ma tête couler de la vie dans le latex prétexte à
traverser encore les courants sous-marins sans user du talent qui chez
nous maintient le sort du vertige sous les ponts et devant les métros

à nous traîner les pieds dans des années de givre avec pour nous
réchauffer que des mains toutes petites et glacées par la peur de parler
au futur

PSYCHO-PATHOLOGIE POÉTIQUE

I. INTRODUCTION

Au Québec, selon les données les plus récentes, 49 % de la population âgée de 16 à 65 ans n'a pas la capacité de lire suffisamment bien pour fonctionner dans le monde moderne.¹ C'est dire déjà que proposer délibérément une forme de démarche de représentation écrite dans sa langue maternelle condamne d'abord l'individu québécois à l'impossibilité d'entrer en contact avec la moitié de ses contemporains.

La société spectaculaire-marchande américaine, dont je fais partie intégrante, est le terrain de bataille d'une entreprise de perversion et d'avilissement du langage que l'on peine encore à mesurer. L'essence même du vocabulaire comme des énoncés se trouve corrompue et réduite par le recyclage et la réutilisation à outrance de formules toutes faites et la généralisation de l'usage du langage technique et utilitaire des « spécialistes »; tout ce qui pouvait constituer une intériorité, qui était jadis considéré comme faisant partie du domaine du sensible a été soumis à une instrumentalisation extrême. Comme le souligne Annie Le Brun, nous sommes embarqués de gré ou de force dans une « réalité excessive que la surabondance, l'accumulation, la saturation d'informations gavent d'événements dans un carambolage d'excès de temps et d'excès d'espace.² » Nul ne peut ignorer la tendance lourde à l'agression publicitaire et médiatique, et l'affolement ininterrompu des sens provoqué par cette saturation

¹ « À défaut d'un meilleur terme, indique Maryse Perreault, présidente-directrice générale de la Fondation pour l'alphabétisation, on considère comme des analphabètes même s'ils savent lire les 800 000 adultes qui sont incapables de lire une phrase au complet ou d'en dégager le sens et également 1 700 000 autres qui éprouvent d'énormes difficultés: par exemple, ils peuvent comprendre le titre des articles d'un journal mais pas un paragraphe. « Ces personnes n'ont pas les habiletés requises pour remplir un emploi de qualité raisonnable, pour faire face et s'adapter aux changements, pour aider leurs enfants à l'école ou, tout bonnement, pour jouer leur rôle de citoyen », résume-t-elle. » Lafleur, Claude, dans *Le Devoir*, Montréal, 8 septembre 2007, p. B3

² Le Brun, Annie, *Du trop de réalité*, Paris, Folio Essais/Gallimard, 2004, p. 20

de récits, d'opinions, de faits divers, de formules empruntées et de cadres au prêt à penser. Nous sommes de plus en plus soumis au bombardement de signes présentés en mode continu, qui finissent à force d'accumulation par se vider de toute tangibilité, de toute consistance.

Plus que jamais l'écrit est partout et d'autant dévalué qu'en plus de se voir lessivé sémantiquement, réduit à la répétition de lieux communs marchands, il constitue une invasion constante de l'espace mental; alimenté et propagé euphoriquement d'abord par l'envahissement, à la limite du supportable, de la sphère publique par les intérêts du système capitaliste³ (on a qu'à songer aux panneaux publicitaires qui envahissent jusqu'aux toilettes publiques, ou à ces rutilants véhicules servant de réclames lumineuses et mouvantes qui hantent les villes), autant que par les nouveaux modes de communications, les technologies récentes telles Internet et les avatars de la téléphonie cellulaire, qui conditionnent les nouvelles générations à réduire l'échange de l'expérience humaine à quelques signes rudimentaires. Les formules en vers et la métaphore qui ont longtemps constitué l'apanage de la poésie se trouvent partout recyclés selon les besoins d'un marché de la communication en croissance permanente.

Les répercussions de cette récupération et de ces usages offensifs du langage dans les sociétés dites postmodernes, comme leur propension à emprisonner toute vision du monde dans des perspectives économiques, nominales, utilitaires et statistiques entraînent des tendances inédites au sein même de la communication, tendances réfléchies jusque dans la littérature, un domaine que la société spectaculaire voudrait pourtant imaginer comme une *sphère séparée*⁴. Se développent parallèlement au besoin grandissant et criant d'individuation

³ "The average American is exposed to about 3000 advertising messages a day, and globally corporations spend over \$620 billion each year to make their products seem desirable and to get us to buy them." Site de *Union of Concerned Scientists*, <http://www.ucsusa.org/publications/guide.ch1.html>

⁴ Debord, Guy E., *La société du Spectacle*, Paris, Folio/Essais, Gallimard, 1992, p. 178

et de production de la P.P.D.M,⁵ tout un culte extra-littéraire de blogs, réseaux sociaux Internet, reality-shows et autres. Ces moyens convergent vers un seul objectif : permettre à tous d’êtres vus, entendus, de trouver un public qui puisse confirmer que l’on existe réellement en tant qu’individu unique. Comme l’explique Baudrillard, « c’est sur la perte des différences que se fonde le culte de la différence.⁶ » Ces nouveaux appendices, greffés rapidement à un réel standardisé à l’extrême, correspondent précisément aujourd’hui au rabattement de tout un pan de la littérature sur l’intime, l’autofiction. À ce que l’on se désintéresse peu à peu des potentialités d’une forme de discours aux pouvoirs limités uniquement par l’imaginaire afin de n’accorder de valeur qu’à son aura factice d’*authenticité*. J’emploie ici le terme « factice » d’abord parce que tout récit est une construction, une représentation de la réalité, et aussi parce que la littérature a, en plus, cette fâcheuse habitude de laisser s’infiltrer les métaphores et autres effets de style pour enjoliver son propos. C’est lentement toute la littérature qui se retrouve travestie, cantonnée et vendue sur le mode de la biographie et des bons sentiments.

Écrire de la poésie au Québec en 2009, pour toutes ces raisons et d’autres que nous explorerons plus loin, est une acte désespéré que l’on peut aisément, suivant la logique hasardeuse de la science médicale récente, circonscrire et traiter comme une pathologie. C’est ce que je me propose de faire ici, en usant de l’ironie qui caractérise ma démarche de création pour détourner le vocabulaire stérile de la psychanalyse afin qu’il serve de charpente à mon propos. Je m’efforcerai de mener mon « diagnostic de poète », en explorant diverses facettes d’un mal presque gênant, et le choix de la métaphore médicale n’est pas ici pour moi simplement à ranger à la rubrique du jeu ironique. En plus de participer à la subversion d’un système sémantique qui empiète et broie un peu plus le champ des potentialités

⁵ *Plus Petite Différence Marginale* : définie comme la recherche, en réponse à la standardisation industrielle des identités, des plus insignifiantes différences qualitatives par lesquelles se signalent le style et le statut. Baudrillard, Jean, *La société de consommation*, Paris, Idées/Gallimard, 1970, p.128

⁶ Baudrillard, Jean, *La société de consommation*, Paris, Idées/Gallimard, 1970, p.127

révolutionnaires et poétiques du langage⁷, l'idée de « pathologie » répond précisément à une réelle difficulté à considérer et défendre mon travail de création poétique dans le contexte actuel. À un réel malaise éprouvé quand vient le temps de poser, face à une machine sociale béante et emballée, le rôle et la place du poète. À une réelle volonté de refuser le soliloque déphasé au cœur de la fête.

⁷ À ce propos Annie Le Brun note avec une pointe de sarcasme : « Comment reconnaître les *jeunes amoureuses* de Rimbaud devenues *partenaires sexuelles* dans la multitudes de *rappports à l'autre* dont chacun parle désormais comme un spécialiste? Si parfois quelqu'un croit encore utile de rappeler que la subjectivité n'est ni quantifiable, ni mesurable, on n'en échappe pas pour autant aux mots d'experts, aussi impropres les uns que les autres. » Le Brun, Annie, *Du trop de réalité*, Paris, Folio Essais/Gallimard, 2004, p. 82

I ILLUSTRATION DES SYMPTÔMES

(à un jeune poète)

c'est sûr elle n'est pas très poétique l'époque aussi il faut choisir soigneusement ses sujet ses rituels et éviter de s'attarder sans le second degré d'ironie le détachement du rythme les adjectifs ciselés à des sujets concrets il est à noter qu'on ne peut pas faire une image inspirante de ces chiens gras et lustrés qui pullulent et mangerais bien sans trop de scrupules du nègre ou de l'arabe au nom des Valeurs Québécoises comme le ski-doo walmart ou la retraite tva en floride ni de cette ambiance de fête qui soulève les foules ici où personne ne partage même son ennui on ne lit pas de poésie pour se faire sermonner sur leurs dents tellement blanches la grosse veine sous leur cravate le nerf de la guerre condition du sofa encastré dans les fesses pour défiler plus vite dans le flou on ne lit pas de poésie point mais pour en créer les écoles recommandent de taire les chiffres alignés ordonnés en rangée au garde à vous toujours prêts à faire parler le gros bon sens de plus d'esclavage et d'esquiver tout un peuple comme un vieillard pourrissant bandé pour rien seul sur son lit de peur qui gratte encore son 6/49 pendant que la tv le son dans le tapis lui fait un show comique qui parle de fin du monde

éluder l'ordinaire anesthésie de la fuite dans l'alcool la dope les délires de nuits blanches mauves ou noires c'est déjà fait la révolution a eu lieu et l'histoire s'est bien terminée en fond de pension et en postes permanents alors la folie se batte la fuite la quête crier frapper mordre tomber en pleine face dans la slush en riant jusqu'au plus rien comprendre jusqu'à plus savoir pourquoi comment on faisait pour en arriver aux idées à rentrer dedans comme si on les avaient inventées ou même comprises s'en habiller comme dans du kaki il faudra oublier ça et se tailler une place d'amuseur au royaume béni de l'autisme automatisé haro sur la langue orale la gangrène des marques le langage marchand assume ta posture contemporaine d'isolement d'électron libéré subventionné et reste parallèle au quotidien à alimenter proprement d'exotisme imaginaire lustré d'absurde le paisible et chaud vibreur du confort occidental

allez poète soit spirituel un dalai-lama corporatif nouveau modèle du Plateau qui sait l'art du bonheur de se mettre la tête dans le cul il faut qu'ils t'aient être une rock star poudrée de la poésie un mystique attachant du slam c'est du théâtre lance la lumière aux cochons danse ta danse de signes sales les mots sont des fuites dont on est tous coupables mais tu peux quand même te sauver avec parce qu'une fois admis ton permis d'Artiste tout ça c'est gratuit ça ne dérange vraiment personne t'inquiètes et donne droit en prime à la grande famille de l'entertainment ça fera sourire quand tu susurres même quand tu saignes c'est beau alors parle leur de toi tes fissures tes orifices ta petite âme beige civilisée jusque dans les os jusqu'en dehors du sens fais-leur des images absurdes énigmatiques impénétrables stériles en dehors des cercles d'initiés des images de chaos qui chantent de gestes habituels où entre la signification magique de la destinée du monde d'errances urbaines déambulatoires de ruelles où de petits oiseaux incarnent le sensible le corps mou du statu quo new-age comprend une fois pour toute que c'est du Spectacle comme dans les festivals de Spectacle ou les quartiers du Spectacle fais des strates de Spectacle des syntagmes de Spectacle fais-nous la fois du vide du silence du blanc du mystère mêlé de ton ludisme qu'on lui danse dans la face en calant nos bières et qu'on se sente juste un peu étourdis un peu comme toi

comme si on avait pleuré un peu pour rien et que maintenant
dans l'auto en rentrant à la maison

tout était calme .

et propre

et bleu

1. | L'inconfort

Le texte reproduit ici, *À un jeune poète*, me semble idéal pour amorcer une étude de cas et illustrer la relation souvent douloureuse et ambiguë que j'entretiens avec la poésie contemporaine. Il est symptomatique d'une crise, d'un débordement éprouvé et intimement lié à mon rapport tant aux institutions littéraires qu'à la mise en scène de la poésie. Je l'ai rédigé d'un trait pour répondre à l'invitation de l'un de ces organisateurs de soirées « Slam », nouveau genre à la mode de mise en marché du poème, qui se faisait un plaisir d'arranger des affrontements entre poètes et « slammeurs »; les « slammeurs » constituant cette race neuve de versificateurs bardés d'ateliers d'acteurs, de maintien de la voix et du souffle, se complaisant généralement dans la théâtralisation de cette idée de la poésie que se fait un étudiant de cégep que l'on a contraint à lire Baudelaire et Nelligan sans les remettre en contexte en leur disant que c'était ça, la poésie. Le plus souvent, le public de bar de ces soirées, appelé à voter pour sa performance favorite, penchait du côté de ce rendu classique, reconnaissant plus de « poésie » dans la description pseudo romantique du silence des pierres et de la beauté des fleurs au printemps que dans le travail langagier d'une matière contemporaine, et j'en étais venu à développer une saine rage contre ce genre de spectacles consternants. D'où cette joie de me voir offrir le rare privilège d'aller jouer au vers dans le fruit armé de ce texte mal léché mais aux pointes assez tranchantes et acérées, je l'espérais, pour briser un peu le confort de quelques *amateurs de sentiments*⁸, pour reprendre l'expression du poète Yves Boisvert.

Ce geste « subversif », pourtant bien léger et de circonstance, s'est soldé par mon expulsion pure et simple des lieux de la « crise de poésie » par les organisateurs de l'événement; réaction venant tout à la fois conforter le contenu de l'œuvre dans sa dénonciation des attentes du public face au poète représenté comme prévisible animal de cirque maître du « beau », et la contredire fermement en ce qui a trait à la condamnation à

⁸ Boisvert, Yves, *Les Amateurs de sentiments*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1989, 73 p.

l'innocuité du poème ainsi mis en scène. La parole pouvait bel et bien encore engranger le passage à l'acte et provoquer des réactions, preuve en était faite. Mais je m'éloigne...

L'anecdote, outre son aspect burlesque et ce qu'elle révèle quant au contentement juvénile qui m'assaille parfois de briser quelque chose, serait sans intérêt si elle n'était pas représentative d'une certaine sclérose de l'idée qu'un public, se voulant pourtant réceptif, peut avoir de la poésie, et si le texte lui-même ne touchait pas quelques cordes sensibles représentatives de l'éparpillement de toute une génération dans les modèles de prêt-à-penser littéraires. Il exprime plus intimement qu'une tentative de théorisation mon rapport trouble au contexte dans lequel la poésie se voit présentement invitée à rester cloîtrée, et la difficulté de ce que signifie pour moi m'engager dans une démarche poétique aujourd'hui.

L'étude de ces fragments me porte à dégager plus nettement quelques manifestations cliniques du malaise poétique, du malentendu contemporain qui touche la poésie tel que je le perçois. Je suis conscient de l'inconfort, du silence qui touche normalement de telles choses; l'auteur n'est pas appelé, dans l'ordre actuel de notre « industrie », à questionner la démarche de ses semblables. Encore moins à considérer la réception de son œuvre, le contexte historique et social dans lequel le texte devra se débattre pour survivre. Le poète institutionnalisé devrait idéalement être au-dessus de ces considérations, flotter dans un non-lieu lyrique, espace à l'abri du réel, en se félicitant d'être membre d'une élite lettrée, subventionnée et satisfaite⁹. Ces sujets, je sens tout de même le besoin de les aborder, premièrement pour cette raison : personne n'en parle, ça ne se dit pas. Puis parce que ce malaise, celui exprimé dans *À un jeune poète*, conséquence d'une expérience vécue du milieu littéraire québécois, guide et encadre jusqu'à un certain point mon approche de l'écriture poétique.

⁹ Cette formulation constituant le préjugé par excellence qu'entretient la sphère politique et sociale envers la figure du poète; préjugé par ailleurs pour moi souvent un peu trop bien intériorisé par le poète lui-même, comme je tenterai de le démontrer plus loin.

Si je sens le besoin de réagir par rapport à cette « machine » poétique¹⁰, si elle fait son chemin jusque dans ma démarche de création et conséquemment dans cet essai, c'est parce que j'ai eu l'occasion d'en vérifier les rouages de très près; d'abord comme lecteur puis comme étudiant, mais aussi en tant qu'éditeur de revue, poète, performeur. J'ai la prétention en tant que poète et écrivain d'être dans le monde, et d'user de la littérature pour communiquer; aussi, une réflexion qui cherche à cerner ce qui dans l'« ici et maintenant » menace sa pertinence et son pouvoir de prise sur le réel ne me semble pas le moins du monde déplacée ou inutile. Je travaille pour et dans la poésie parce que je tiens cet espace comme l'un des rares où il est possible de s'affranchir, de vivre une certaine forme de liberté qui tienne encore. C'est pour cette raison que j'amorce cet essai en m'efforçant de définir deux tendances pathologiques de la littérature contemporaine entre lesquelles mon exploration poétique tente de s'inscrire, qu'elle travaille à éviter dans une tension sans cesse renouvelée afin d'affirmer et de préserver cette liberté.

1.2 L'autisme

L'autisme désigne en psychiatrie un ou des troubles envahissants du développement affectant la personne dans trois domaines principaux, exposés dans la "triade autistique" de Lorna Wing¹¹ : anomalies de la communication verbale et/ou non verbale, centres d'intérêts restreints, anomalies des interactions sociales. Cette définition me semble correspondre de manière assez juste à l'état d'isolement, de repli sur elle-même de la poésie québécoise contemporaine auquel ma démarche cherche ici à répondre.

¹⁰ Le terme « machine » est utilisé ici par défaut afin d'inclure autant les institutions et acteurs que la réception de la poésie.

¹¹ Wing, Lorna, *The handicaps of autistic children : an aid to diagnosis*, National Society for Autistic Children, London, 1982, 8 p.

Au premier aspect de l'autisme, les *anomalies de communication*, je ferais correspondre un internement joyeux dans la destruction extrême du langage, qui se trouve « platement reconnu comme une valeur positive officielle ¹²» dans toute une tranche de la poésie québécoise moderne. Cette position peut sembler au premier abord contredire ma dénonciation des abus de positivité, des discours préfabriqués et de la contrainte aux fins pratiques dont nous gâvons la société du Spectacle; plusieurs tenants de cette déconstruction manifestent en effet la volonté qu'elle serve de contre-discours à cet état de faits. Je ne m'inscris cependant pas dans cette optique. Pour moi, « ces œuvres qui lancent un défi à la positivité mensongère du sens débouchent facilement sur une autre forme de vacuité, une vaine jonglerie aléatoire avec les éléments ¹³», comme le note Adorno.

Cette tendance à la masturbation gratuite des formes et toutes ces propensions à construire un sens autoréférentiel et clos en poésie participent à la dissociation du travail du poète de l'existence, à en faire un spécialiste du langage comme on est spécialiste de science économique; une caste enthousiaste limitée aux concepts et déconnectée de leurs répercussions dans le monde réel. Je ne dénonce ici aucune forme de recherche formelle, je ne suis pas Jean-Paul Sartre. Mais la complaisance qu'affichent beaucoup de mes contemporains à enfermer leur travail dans un discours déchiffrable et intéressant uniquement pour une petite élite éclairée, à vénérer une *écriture* qui « frise l'indifférence, dégénère insensiblement en bricolage, en un jeu de formules répétées, ce que l'on a dénoncé dans d'autres genres artistiques, en motif de papier peint ¹⁴ » me semble suspecte, et au moins questionnable. Cette démarche que je qualifie ici « d'autiste », en contribuant précisément à la séparation du monde du sens, du sérieux, du réel d'avec la littérature et sa gratuité, ses jeux formels, sa volonté de

¹² Debord, Guy E., *La société du Spectacle*, Paris, Folio/Essais, Gallimard, 1992, p. 186

¹³ Adorno, Theodor W., *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, 1984, p. 302

¹⁴ *ibid*

« production de *textes*, petits objets ludiques commentables par l'adjonction de préfixes (para, inter, méta) ¹⁵», participe à cloîtrer, isoler le poète, à faire du champ littéraire un club privé. C'est une conséquence malheureuse que certains assument, et loin de moi l'idée de les dénoncer. Mais je ne peux m'empêcher de constater que trop souvent l'on se délecte chez les poètes d'habiller son absence de vision du monde de strates opaques, inintelligibles de langage.

La culture est caractérisée par de nombreux mouvements qui généralement se succèdent en réaction aux précédents; aussi je vois et comprends que beaucoup s'évertuent encore à sortir de l'instrumentalisation politique et sociale de la poésie telle qu'on l'a vécue ici. Cependant, condamné à explorer ses possibilités en tant qu'objet séparé, le poème en plus de perdre sa pertinence, sa prise sur le monde, en vient à célébrer cette perte comme l'utilité première de son art. Je ne réagis pas au formalisme en poésie; je réagis d'abord à la fierté de spécialistes de se voir incompréhensibles pour le commun des mortels. Puis à ce que ces mêmes spécialistes soient assez *spécialisés* pour n'offrir aucune vision du monde, seulement des représentations de l'écriture. C'est là un phénomène culturel qui touche tous les domaines; j'ai eu l'occasion de fréquenter les classes de cinéma où des légions de jeunes réalisateurs à la culture exclusivement cinématographique ne construisent que des collages de références et de jeux formels qui confinent à des clins d'œil aux genres. Cette hyper-spécialisation, ce cloisonnement me ramène toujours à l'image d'un serpent se mordant la queue. Il confirme les pires propensions du public à considérer la poésie comme une activité déconnectée du réel et superficielle, un jeu aux prétentions élitistes. À ne plus « avoir quelque chose à dire » mais seulement une manière de dire, le poète, selon moi, n'est plus dans le domaine de l'art, mais dans le design.

¹⁵ Houellebecq, Michel, *Lettre à Lakis Proguidis*, dans *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998, p.53

C'est délibérément que je n'esquisse pas ici de profil, que je ne nomme pas de courants ou d'individus. Ce que j'essaie d'aborder se décline de multiples manières, et trouvera encore d'autres formes nouvelles demain. Je ne défends pas une poésie engagée, sociale ou populaire. Je ne prône pas un registre plus qu'un autre. Je n'affirme pas qu'on devrait écrire plus simplement, plus ironiquement ou dramatiquement. Je replace simplement, du moins comme je peux, la poésie dans l'optique de n'importe quelle autre forme de communication; non pas considérée en fonction de sa « beauté », de la complexité des moyens techniques mis en œuvre pour rabâcher des lieux communs ou du soliloque qu'elle s'amuse à se livrer sur elle-même, mais de ce qu'elle parvient ou non à exprimer (et non à nous apprendre, je ne souhaite pas plus une poésie didactique) de l'expérience humaine qu'on n'aurait pu dire autrement. C'est peut-être faire preuve de naïveté, mais je crois aussi que « la première -et pratiquement la seule- condition d'un bon style, c'est d'avoir quelque chose à dire.¹⁶»

Quant aux autres caractéristiques de l'autisme tel que défini par Lorna Wing, les *anomalies des interactions sociales* et les *centres d'intérêts restreints*, la première se diagnostique à un niveau des plus terre à terre chez le poète québécois contemporain; conséquence malheureuse des autres manifestations, celle-ci s'extériorise concrètement chez lui par son isolement extrême par rapport à tout autre type d'artiste. Il n'y a en effet plus grand intérêt à offrir une tribune au poète, qu'elle soit médiatique, sociale ou culturelle; si on ne le reçoit pas à *Tout le monde en parle*¹⁷, c'est qu'il n'est pas vendable, ce qui n'est pas en soi une mauvaise chose. Cette marginalité devrait logiquement l'amener à prendre plus de libertés, à construire et occuper la niche de ceux qui ne sont pas soumis à l'impératif de plaire au plus grand nombre. Et m'intéresser à l'envers du décor de fête de mon époque, c'est justement une manière d'occuper ce terrain vacant. Je n'ai jamais considéré le fait de me laisser traverser par un quotidien *trop plein de réalité*, pour reprendre l'expression de Le Brun, comme étant

¹⁶ Schopenhauer cité dans Houellebecq, Michel, *Lettre à Lakis Proguidis*, dans *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998, p.53

¹⁷ Ce qui n'est absolument pas un objectif en soi, l'allusion se veut ironique.

incompatible avec le travail poétique. Le gâchis monumental dans lequel nous pataugeons trop souvent collectivement, cette « confusion des esprits, l'indécision des catégories et des classes, le mélange des états, l'ambivalence des sentiments, la lâcheté systématique¹⁸ » n'est pas une raison valable pour que le poète se coupe de la volonté de dire quelque chose du monde tel qu'il le perçoit et le ressent; bien au contraire, cette situation constitue pour moi l'essence de ce qui devrait préoccuper un poète soucieux de ses contemporains. Je crois qu'encore une fois ici les extrêmes se rejoignent, et que c'est souvent ce besoin de plaire, cette lubie d'être accepté et peut-être, qui sait, célébré, d'occuper sa petite niche spécialiste, subventionnée et confortable qui draine la volonté du poète et le conduit vers des monomanies, des intérêts périphériques, une stylisation ornementale, ces *centres d'intérêts restreints* qui sont notre dernier trait autiste.

Alors qu'autour de nous tout est mouvant et indéfini, que notre mode de vie enregistre d'intenses mutations qui modifient de manière significative nos modes de pensée devant une information fragmentaire et superficielle, il est troublant de voir une horde de poètes (et je ne fais plus allusion ici aux spécialistes du *toujours plus pointu* évoqués plus haut, mais plutôt à ceux, se voulant *publics*, qui s'attirent ici une certaine forme de reconnaissance) se contenter souvent de vendre la poésie comme un bouquet de représentations surannées de la beauté et du confort, une couche de « valeur ajoutée » qu'on peut traîner dans sa sacoche. Pour le dire bêtement, il est étonnant de voir combien de poètes contemporains s'acharnent à décrire l'éclat d'un monde qu'ils n'habitent pas, se contentent de faire du « bouillon de poulet pour l'âme ». Cette autre forme d'autisme poétique témoigne pour moi d'un dressage, et je crois, comme l'exprime précisément Philippe Muray, que « ce qui menace la littérature, ce n'est pas le réalisme, c'est le respect de la plupart des écrivains envers la nouvelle réalité. C'est leur timidité devant les mots d'ordre implacables dont celle-ci s'entoure pour ne jamais être moquée ni même examinée.¹⁹ » La littérature est policée, comme l'est la culture en général,

¹⁸ Larose, Jean, cité dans Nepveu, Pierre, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, essai, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 1998, p. 214

¹⁹ Muray, Philippe, *Exorcismes spirituels tome 3*, Paris, Belles Lettres, 2002, p. 19

par ses agents eux-mêmes, leur besoin de plaire et de correspondre aux attentes d'un monde où, pour être du côté du Bien, il faut participer à cette culture visant à « déconnecter le désir des agencements collectifs, faire circuler les énergies, tempérer les enthousiasmes et indignations se rapportant au social, (...) inviter à la détente, au désengagement émotionnel.²⁰» Cette volonté d'offrir au lecteur une échappatoire temporaire au quotidien en le niant, en l'enjolivant, ce qui pour moi ne peut que déboucher sur une célébration joyeuse de l'apathie. Et c'est une autre position que je me refuse à occuper.

Partout, cette même séparation qui constitue le champ littéraire en domaine privé et clôturé semble aveugler nombre d'écrivains, trop heureux de se retrouver à l'abri des assauts du réel et encouragés à cajoler leur jouet dans leur coin. Je retrouve cette inquiétude face à autant de candeur chez certains des poètes justement concernés par un quotidien auquel ils adhèrent de manière sensible; je pense autant ici à Artaud et à sa manière viscérale et hallucinée d'habiter son époque qu'au fatalisme d'un Bukowski ou à la banalité désarmante d'une Geneviève Desrosiers ou d'un Patrice Desbiens. De la même manière, quand un ingénieur froid et méthodique comme Michel Houellebecq répond à un interviewer lui demandant s'il se sent proche de ses contemporains : « Je suis fasciné par les phénomènes inédits du monde dans lequel nous vivons, et je ne comprends pas comment les autres poètes peuvent s'y soustraire : vivent-ils tous à la campagne ?²¹», je retrouve un peu de l'incrédulité qui m'habite face à la plus large part de la production littéraire québécoise contemporaine. Je me considère aussi « effroyablement perméable au monde qui m'entoure²²», n'arrivant pas à dépasser cet aspect de la réalité que constitue l'occupation du temps vécu ici et maintenant, et même si souvent le sens y fuit et qu'elle ne débouche qu'en un vertige contraignant, c'est précisément celui-ci que je compte explorer. Une réalité angoissante ne mérite pas qu'on

²⁰ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Folio/Essais, Gallimard, 1983, p. 53

²¹ Houellebecq, Michel, *Entretien avec Valère Staraselski*, dans *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998, p.111

²² *ibid*

l'occulte, mais qu'on s'y arrête, s'y attarde, qu'on cherche à l'habiter et à la comprendre pour mieux y résister.

1.3 La mégalomanie

La mégalomanie consiste en la surestimation de ses capacités et se traduit par un désir immodéré de puissance ainsi qu'en un amour exclusif de soi. Elle peut être le signe d'un manque affectif. En psychologie, la mégalomanie est classée dans la famille des psychoses délirantes chroniques. On la nomme couramment folie des grandeurs.²³ La mégalomanie serait attribuable pour moi à cette propension à considérer la poésie comme une matière festive, universelle et propre à la consommation de masse au sein du milieu littéraire québécois d'aujourd'hui, et ce bien qu'elle se soit dans un passé récent située plutôt dans la foi naïve en son potentiel effectif sur le social ou le politique²⁴.

Nous vivons une époque trouble et confuse au cœur de laquelle le poète cherche à tâtons sa spécificité dans le borbier du recyclage spectaculaire de la culture, réduite par divers procédés à l'état inoffensif et stérile de pure décoration, et dont la valeur se mesure le plus souvent au degré de divertissement qu'on lui attribue. Annie Le Brun, dans son éclairant essai *Du trop de réalité*, cite en exemple de cet état des lieux la création d'événements populaires tels les marchés et salons de la poésie, et les expériences d'aplatissement et de réduction du sens que constituent la diffusion d'extraits de poèmes dans le métro parisien ou comme vecteurs publicitaires pour une chaîne de grands magasins. Pour elle, la poésie se retrouve

²³ Ball, Benjamin, *De la mégalomanie ou délire ambitieux*, dans *Du délire des persécutions ou Maladie de Charles Lasègue*, Paris, Éd. Asselin et Houzeau, 1890

²⁴ L'histoire littéraire du Québec compte un grand nombre de suicidés déçus de l'irréalité de ce type de mégalomanie; je pense à Claude Gauvreau et à Hubert Aquin, entre autres.

ainsi galvaudée, gaspillée parce que jetée hors de son dessein premier comme de son contexte originel; « comme si au sein d'une époque qui a pour seule ambition de *positiver*, la fonction de la poésie était essentiellement d'en *rajouter* au sens le plus trivial du terme, pour prévenir la moindre manifestation de négatif.²⁵ » Une perversion du contexte voulue par ce que Debord définit comme la *société du Spectacle*, conservant la culture congelée²⁶, reléguant n'importe quel moment de l'art au statut d'enjolivement, d'antidépresseur que l'on peut à loisir glisser dans n'importe quel contexte.

Ce genre de tentatives produit essentiellement un bête escamotage de l'histoire littéraire comme de la puissance d'évocation réelle de la poésie, qui se retrouve ainsi reléguée hors du temps, marchandise interchangeable et équivalente maintenant pour une majorité de néophytes intéressés uniquement à ses effets apaisants et décoratifs, à ce supplément de beauté qu'elle est censée apporter. Un objet essentiellement apprécié pour le travail d'orfèvrerie qu'on attend qu'il présente, et qui vise à provoquer, à la manière de n'importe quel jeu d'adresse, quelques exclamations stupéfaites. Se voyant confinée à de pareils contextes, la principale qualité de la poésie sera d'apparaître exactement là où on l'attend, c'est-à-dire de correspondre à l'idée vague qu'on se fait d'elle à travers la représentation stéréotypée, classique et enjolivée du poète intemporel chantant les louanges de l'éclat et de la fragilité du monde dans une forme largement issue des siècles passés. Celui qui parviendra à remettre cette image au goût du jour en y insérant quelques objets du quotidien ou en la remodelant à la manière hip-hop gagnera rapidement la faveur de n'importe quel public conditionné à ce genre de recyclage. C'est ainsi que l'on se retrouve aujourd'hui avec pour uniques et rares tribunes nombre de lieux hostiles à l'énonciation de toute authentique inquiétude, négativité ou profondeur poétique; foire commerciale d'avant les fêtes déguisées en salons du livres, festivals de poésie organisés par défaut²⁷ comme de grands party commandités, soirées de

²⁵ Le Brun, Annie, *Du trop de réalité*, Paris, Folio Essais/Gallimard, 2004, p. 123-124

²⁶ Debord, Guy, *La société du Spectacle*, Paris, Folio/Gallimard, 1992, p. 186

²⁷ Le texte d'introduction au Festival de poésie de Trois-Rivières s'ouvre par exemple sur cette constatation « les outardes ont choisi le Cap Tourmente, le jazz a choisit Montréal, la chanson a choisit Québec, pourquoi la

poésie de bar sans public ou les seuls auditeurs sont des poètes amateurs attendant le micro ouvert, etc.

Phénomène large et difficile à circonscrire, cette idée de la récupération et de la réduction du poète au statut d’amuseur public me semble symptomatique d’une époque où toute négativité, toute tentative de porter un regard sensible ou de redonner une certaine densité au réel en offrant la mesure de sa négativité doit être évacuée. Comme Le Brun le souligne, donnant en exemple les figures célèbres de Staline, Hitler ou Tito et l’obsession de ce dernier à condamner tout ce qui lui semblait sombre pour ordonner une culture dite *rose*, « faut-il rappeler que les totalitarismes du XXe siècle se sont tous signalés par un même goût invétéré pour une culture rayonnante de bonheur?²⁸»

Cette tendance, que Philippe Muray décrit très cruellement dans son essai *Après l’Histoire*²⁹, est conséquente d’un univers intellectuel miné par les intérêts du libéralisme, qui conditionne l’individu à s’en tenir à une contenance *hyperfestive*, à garder pour objectif principal de se dé-singulariser, d’annihiler les différenciations pour mieux participer à la foire socialement lubrifiée du marché de la jouissance, du divertissement et de l’obsession du Moi.

Travaillant une œuvre soutenue essentiellement par le doute, l’inquiétude, le vertige, l’ironie et la remise en question, ce que j’appelle ici *la négativité*, je me suis retrouvé personnellement souvent mis à mal par les tenants de ce genre de postulats, et forcé de me

poésie (...) ne trouverait-elle pas son point de rencontre à Trois-Rivières », avoué à peine voilé que cet événement est présenté à *défaut de*, que les poètes sont appelés à remplacer des outardes occupées ailleurs dans l’industrie touristique locale. source : <http://www.fiptr.com/index.html>

²⁸ Le Brun, Annie, *Du trop de réalité*, Paris, Folio Essais/Gallimard, 2004, p. 125

²⁹ Muray, Philippe, *Après l’Histoire*, Paris, Gallimard, 2007, 686 p.

positionner par rapport à la nature et aux objectifs d'une telle vision sociale. Cette réalité a façonné ma volonté de travailler une poésie qui fasse du moins un peu violence à cette obligeance béate à enfermer la création dans un rapport au sens *autiste* ou *mégalomane*, réduit aux mécanismes de la séparation, du jeu formel, de la séduction et du ludisme. À réagir avec les moyens du bord à ce discours féérique développé par la machine médiatique, publicitaire, politique, et intériorisé jusque chez les poètes. Pour moi, il faut aujourd'hui, pour dire quelque chose de valable sur le monde, « mettre le doigt dans les plaies et appuyer³⁰ », se condamner soi-même à un rôle antipathique, et j'assume pleinement cette position. La négativité, ce qui est angoissant, l'abject, ce qui n'appelle pas de réponse simple dérange les systèmes totalitaires en général et peut-être encore plus que jamais dans l'Histoire le nôtre, gavé jusqu'à vomir de « pensée positive », de représentations univoques et festives, lessivées, retouchées. J'écris de la poésie car cette forme, dans sa densité, est venue à moi comme l'unique manière d'exprimer certaines sensations, conditions, certains phénomènes et questionnements. J'écris de la poésie parce que je crois que sa capacité à briser et réarranger les soliloques enthousiastes d'un monde qu'on ne cesse de nous présenter comme désirable reste entière, à condition bien sûr d'assumer cette force négative.

³⁰ Houellebecq, Michel, *Entretien avec Valère Staraselski*, dans *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998, p.111

II TROUBLES DU LANGAGE

*Ces tournures, ces expressions mal venues que vous me reprochez, je les ai senties et acceptées. (...) Elles proviennent de l'incertitude profonde de ma pensée. Bien heureux quand cette incertitude n'est pas remplacée par l'inexistence absolue dont je souffre quelquefois.*¹

Antonin Artaud

Le trouble du langage se diagnostique en psychiatrie quand le sujet est « normalement intelligent mais présente un déficit circonscrit au domaine langagier. » Ce déficit n'est pas en soi « un trouble du comportement même si le sujet peut paraître agité, peu attentif, instable, agressif... preuve d'un réel mal-être relationnel lié à une situation d'échec qui s'installe.² » La poésie procède pour moi d'une forme de trouble du langage; c'est à dire qu'elle recherche ce trouble, le construit. Je crois que la vérité poétique niche entièrement en ce qu'elle « précède, en réalité, de peu le langage articulé.³ » L'essence poétique est pour moi de l'ordre de la sensation pure, qui précède toute forme d'expression, et la tâche du poète consiste en ce double mouvement qui cherche à retrouver cet état en même temps qu'à le penser, le mettre en forme dans son travail sur le langage. La langue qui est le résultat de mon travail poétique

¹ Artaud Antonin, *Lettre à Jacques Rivière du 5 juin 1923*, dans *L'Ombilic des Limbes*, suivi de *Le Pèse-nerfs et autres textes*, Paris, NRF/Gallimard, p. 20 à 22.

² Stromswold, K., *Genetics of spoken language disorders*, New Brunswick, Department of Psychology, Rutgers University, 1998

³ Houellebecq, Michel, *Rester vivant et autres textes*, Paris, Librio, 1997, p.15

découle directement de cette tension entre un certain trouble du langage et une volonté consciente, délibérée.

Michel Houellebecq, dans *Rester vivant*, un texte qu'il présente comme sa « méthode » poétique, exprime avec beaucoup de justesse la source première à laquelle s'abreuve le trouble du langage fondateur de la poésie quand il conseille au poète de replonger dans les cris inarticulés.³⁴ Le quotidien de mon époque constitue pour moi un nœud de souffrances, d'aliénations désavouées et maquillées que le travail poétique vise à mettre à jour en les ramenant à la substance de la sensation. Je fonctionne donc un peu de la même manière, cherchant à retrouver sous le discours dominant, sous la représentation travestie du réel qu'on nous fournit cette émotion première qui précède le langage. Ces impressions, ces sensations ne sont pas fabriquées; l'effort à faire ici en est un « d'arrêt sur image », d'abord, afin de se donner la chance d'entrer en contact avec elles, puis de prise de conscience des significations imposées qui voudraient nous les faire digérer promptement.

La tâche suivante, celle qui constitue pour moi l'essence du travail poétique, consiste à faire entrer un peu, souvent maladroitement et insuffisamment³⁵, cette image liée au cri inarticulé dans le langage. Ce procédé a ses limites, et fréquemment le résultat n'est pas à la hauteur de l'émotion première; le langage lamine naturellement le réel, la structure le corrompt. Mais cette forme de perte est le pacte que le poète fait avec la langue, un compromis nécessaire à l'expression poétique. Je sais que les considérations qui précèdent s'apparentent aux premiers balbutiements des sémiologues, qui se sont depuis acharnés à démolir ce genre d'explications générales de la poésie. Cependant, je ne tente pas ici de poser une définition englobante, mais simplement d'entreprendre l'explication du processus de mon travail sur la langue en poésie en commençant par l'essentiel.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ D'où le choix d'inclure la citation d'Artaud qui chapeaute cet essai...

Nous souffrons collectivement de ce *réel mal-être relationnel lié à une situation d'échec qui s'installe* que la psychologie range commodément dans le domaine des troubles du langage. Les signes usuels, travaillés par l'utilitarisme sont insuffisants à l'expression de ce que nous ressentons, castrés dans leur potentiel négatif. Comme le remarque Lipovetsky, le langage se fait écho de l'impératif de séduction capitaliste de nos sociétés contemporaines, et ce mouvement « aseptise le vocabulaire comme le cœur des villes, les centres commerciaux et la mort.³⁶ » Pour parler de cela en poésie, j'essaie de développer une langue qui me soit propre, dans cette tension entre l'utilisation du vocabulaire usiné et utilitariste et la dénonciation de son emprise sur le réel. Pour moi, l'unique manière d'y parvenir, c'est précisément en lui faisant violence. Et pour y parvenir, il faut user de ce vocabulaire autant que de tous ceux à notre disposition; pas question pour moi de prétendre à une langue où certains mots seraient propres à l'aura poétique et d'autres pas. Cette forme d'élitisme du vocable correspondrait à éluder tout un pan du réel, à faire de la langue poétique une langue séparée, et en conséquence serait à mettre au rang du même genre d'autisme littéraire que je m'efforce de refuser.

C'est le choc que je cherche dans la langue, le genre de secousse à même d'attenter à la *séparation* qu'effectue le Spectacle au sein même des genres, de la spécialisation et de l'utilitarisme du langage, et ce choc vise à exprimer par effet subversif un peu de sensible. Ainsi, si j'use en poésie de langage courant, usuel, de ce qu'on pourrait apparenter au *joual* québécois, ce n'est pas comme l'a fait toute une génération avant moi par désir d'affirmation nationale ou de dénonciation d'une pauvreté intellectuelle locale. C'est bien un *joual au second degré*³⁷ au sens où l'entendait Michèle Lalonde, mais son utilisation délibérée dépasse

³⁶ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Folio/Essais, Gallimard, 1983, p. 32.

³⁷ Le *joual* au second degré est volontaire. Il est utilisé par ceux et celles qui peuvent parler ou écrire « bien » au besoin, mais qui choisissent de parler ou écrire « mal » pour accomplir dans le discours un acte spécifique.

la volonté politique nationaliste qu'a historiquement signifié l'introduction de cette langue malpropre dans la littérature. J'use de ce niveau de langage parce qu'il fait partie de ma réalité, de mon quotidien, des conversations courantes que j'ai avec mes semblables. J'affirme, plus que le droit, l'exigence de le faire entrer dans le poème, l'exigence de le faire cohabiter dans le texte sur un pied d'égalité avec tous les niveaux de langage que je maîtrise, et je n'éprouve aucune honte ni aucun malaise à m'en servir. Son usage constitue pour moi au contraire une tactique qui participe, de la même manière que le fait l'ironie, à faire surgir un rapprochement, une familiarité, une connivence avec le lecteur ou l'auditeur. Et ce genre de connivence sert mon travail poétique, d'abord parce que la nature de ce qui est énoncé est souvent imprécise ou douloureuse, ensuite parce que la cohabitation de ce niveau de langage avec plusieurs autres affirme du même souffle sa valeur. La littérature américaine se targue depuis plusieurs décennies déjà d'user de son *street slang*, les Français mettent l'argot des cités à l'étude dans leurs universités; la poésie québécoise n'a pas à rougir de moi, pour reprendre l'expression de Miron, ni à souffrir de complexes par rapport à la langue du peuple et à se faire une fierté de s'en préserver. Je n'invente rien de neuf ici, et je ne m'inclus pas dans le combat contre l'aliénation du langage populaire non plus; je souhaite simplement mettre au clair que, pour moi, ce débat est clos et dépassé. Et que cet aspect de mon langage poétique ne constitue chez moi ni la charge politique de la génération de l'Hexagone, ni l'affirmation contre-culturelle d'un Lucien Francoeur ou d'un Denis Vanier, mais simplement une tentative de lier l'éloquence poétique à la parole, l'oralité quotidienne qui est la mienne. Une manière de forcer l'entrée de la manière poétique dans le monde et vice-versa.

C'est au même titre que je m'efforce de faire entrer dans le texte des références tangibles, liées aux appellations de marques de commerce, à la culture cinématographique ou à la chanson populaire, et de les faire coexister avec un vocabulaire plus « littéraire », voir scientifique. Si, comme le note Annie Le Brun, le mouvement du *trop de réalité* va si loin que « dans les échanges les plus courants, tout ce qui ressort de la vie intérieure semble ne devoir

être formulé que dans un langage pseudo-scientifique³⁸ », que le langage courant s'instrumentalise jusqu'à emprunter indifféremment aux sciences humaines et sociales, dévalorisant l'expression sensible en l'assimilant à une « objectivité en toc³⁹ », c'est ce phénomène que je vise à mettre en scène dans le langage même. Si effectivement le danger qui guette l'expression sensible et poétique dépend d'un « nouveau conformisme directement issu de la rationalité technologique⁴⁰ », et si ce conformisme est en train d'engendrer un univers clos, réduisant la parole à l'objet, le signifié au signifiant et le mot à un contenu « généralisé et standardisé⁴¹ », c'est en subvertissant ce langage par la métaphore poétique que l'on pourra sortir de cet enfermement. Par divers procédés d'hybridation, notamment l'entrée de ce vocabulaire aseptisé dans la syntaxe cassée du langage courant, sa coexistence et sa juxtaposition avec les vocables dits communs et sensibles, c'est « l'énormité poétique⁴² » que je vise à créer, « l'outrage et l'outrance qui nous conduisent à soudain considérer d'un seul regard les immenses plaines du crime, où se dévoilent alors brusquement le mensonge des vues partielles que nous avons l'habitude d'en avoir.⁴³ » Abolir un peu, peut-être maladroitement, les entraves morales, idéologiques ou affectives qui figent les lexiques et les syntaxes dans leurs domaines respectifs, pour faire apparaître cette séparation et ainsi tenter de la désamorcer.

³⁸ Le Brun, Annie, *Du trop de réalité*, Paris, Folio Essais/Gallimard, 2004, p. 81

³⁹ Ibid, p.82

⁴⁰ Marcuse, Herbert, *L'homme unidimensionnel*, Paris, Ed. de Minuit, 1968, p. 109

⁴¹ Ibid., p. 112

⁴² Le Brun, Annie, *Du trop de réalité*, Paris, Folio Essais/Gallimard, 2004, p. 107

⁴³ Ibid.

III TROUBLES DE LA PERCEPTION

3.1 Déréalisation

La véritable mission de la culture et de la communication entre les mains du pouvoir capitaliste est la déréalisation du monde.

Internationale Situationniste, 1967

En psychologie, la déréalisation désigne l'expérience d'un sentiment de perte de sens de la réalité. Une personne souffrant de ce trouble a l'impression qu'elle a changé et que le monde paraît moins réel; il est flou, comme dans un rêve, et manque de sens.⁴⁴ Ce trouble de la personnalité, lié à la psychose, se manifeste chez le patient par la perception que son identité s'est fragmentée, lui donnant au quotidien l'impression que le vécu est factice, une illusion. Bien qu'il lutte pour ressentir les choses normalement, la tonalité familière du monde n'est plus possible, et il nage dans l'étrangeté. Pareille confusion peut être générée par toute production imaginaire : elle est typique de ce que le cinéma, la télévision, la publicité et les médias de masse produisent et déversent en permanence dans la conscience des spectateurs et des téléspectateurs. Prise ici en tant que motif, la dépersonnalisation correspond assez bien à l'état du sujet contemporain que je tente en poésie de représenter pour le dépasser.

⁴⁴ Radovic, F., "Feelings of Unreality: A Conceptual and Phenomenological Analysis of the Language of Depersonalization", *Philosophy, Psychiatry, & Psychology*, Volume 9, Number 3, 2002, pp. 271-279

Cet état contemporain de relation au monde constitue une préoccupation centrale de tout mon travail de création littéraire depuis quelques années, en poésie comme en prose ; je tente d'héberger l'effritement d'un réel qui devient de plus en plus inconsistant, que je constate moi-même être conditionné à occulter à travers une sorte de perpétuelle fuite en avant. Je cherche encore et toujours l'expression juste d'une certaine étrangeté et d'une certaine violence inhérente à l'individualisme contemporain tel que je le ressens, au monde tel que je le subis aujourd'hui; le paradoxe d'une formulation sentie de l'équivalence morale et de l'indifférence produite par un univers virtuel d'images est l'une des articulations fondamentales de mon travail. Milan Kundera a très bien saisi par le mot *imagologie* le nouvel état d'esprit de notre monde contemporain. Il explique que c'est

(...) un mot qui permet de rassembler sous un seul toit des phénomènes aux appellations si différentes : agences publicitaires ; conseillers en communication des hommes d'Etat ; dessinateurs projetant la ligne d'une nouvelle voiture ou l'équipement d'une salle de gymnastique ; créateurs de mode et grands couturiers ; coiffeurs ; stars du show-business dictant les normes de la beauté physique, dont s'inspireront toutes les branches de l'imagologie.⁴⁵

Les imagologues créent des systèmes d'idéaux et d'anti-idéaux, systèmes qui ne dureront guère et dont chacun sera bientôt remplacé par un autre, mais qui influent sur nos comportements, nos opinions politiques, nos goûts esthétiques, sur la couleur des tapis du salon comme sur le choix des livres, avec autant de force que les anciens systèmes des idéologues.⁴⁶

Pour Kundera, l'imagologie correspond à l'idéologie moins la politique. Cette définition est exactement celle que Debord donne du Spectacle; l'idéologie devenue aussi invisible, clandestine et transparente que l'oxygène que nous respirons. Qui vend autant ses produits que l'esthétique, le style de vie qui l'accompagne. Une esthétique qui, de préférence, va nous permettre une parfaite harmonie avec le monde qui nous entoure. Ainsi, il importe peu que la vie quotidienne devienne absurde ou inhumaine, illogique, compliquée, froide, désincarnée; ce qui importe est que nous nous conformions à l'image mensongère qu'elle veut donner d'elle-même, que nous y soyons adaptés au point de la produire, de la refléter nous-mêmes. Ce qui importe, c'est d'en venir à déréaliser par nous-mêmes nos existences en

⁴⁵ Kundera, Milan, *L'immortalité*, Éd. Gallimard, Paris, 1993, p.140

⁴⁶ Ibid, p. 142-143

s'abreuvant des images fictionnelles qui nous en sont fournies. C'est ainsi que l'individu contemporain, absorbé par le souci de soi, s'engage dans un travail de personnalisation de ses actes sans précédent dans l'histoire de l'humanité; la consommation, comme l'affirme Baudrillard, n'est plus un moyen de satisfaire ses besoins mais plutôt de se différencier.

C'est précisément ce morcellement du réel, cette déréalisation et ses conséquences que Debord exprimait en 1967 dans sa définition de la « société du Spectacle ». Il est pour lui symptomatique de l'omniprésence et de la toute-puissance de la représentation dans le système capitaliste, celle-ci constituant non plus une extension au monde, mais le monde lui-même. Quand Debord postule que « Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de *spectacles*. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. ⁴⁷», il fait de nous tous les spectateurs non pas même de nos propres vies, mais des fictions fabriquées qui nous empêchent d'en ressentir l'essence. Les fictions qui composent ce processus de déréalisation sont portées par un nuage d'informations qui se construit suivant le principe de l'affolement, de la crise perpétuelle; catastrophes écologiques annoncées, terrorisme, pauvreté, surpopulation, drames passionnels, doubles meurtres et suicides ratés, pas un jour ne passe qui ne fournisse sa raison d'angoisser. Pourtant, c'est ce même mécanisme qui tient justement cette angoisse à l'extérieur de mon quotidien. Abreuvé des images des médias de masse, je me considère, comme mes contemporains, installé confortablement dans la crise en ce qu'elle contrebalance en comparaison la souffrance de mon existence vécue qui, elle, m'est représentée comme baignée de bien-être, une suite ininterrompue de loisirs, comme la féerie et constante exigence de choix à accomplir quand à ma propre jouissance égoïste.

La conséquence de cette déréalisation tient à ce que l'équilibre de la réalité et de la

⁴⁷ Debord, Guy E., *La société du Spectacle*, Paris, Folio, Gallimard, 1992, p. 15

fiction s'est radicalement modifié au cours des dernières décennies, au point d'aboutir à une inversion des perspectives. Notre univers est gouverné par des fictions de toutes sortes : consommation de masse, publicité, politique considérée et menée comme une branche de la publicité, traduction instantanée de la science et des techniques en imagerie populaire, confusion et télescopage d'identités dans le royaume des biens de consommation, droit de préemption exercé par l'écran de télévision sur toute réaction personnelle au réel, nature économique et foncièrement fictionnelle de la valeur à donner aux objets, talents, services, etc. Nous vivons à l'intérieur d'une monstrueuse, englobante fiction, et je cherche, dans la poésie, à retrouver l'affect qui perce parfois en dehors des représentations festives qu'on nous fournit et que nous nous faisons du réel. Non pas ajouter mon morceau de récit à ces montagnes de fictions et de tentatives désespérées d'individuation, mais plutôt chercher ce qui pourrait percer le décor de fête que constitue le discours dominant.

Ce processus est doublement pervers, comme l'explique Lipovetsky : « Comme l'espace public se vide émotionnellement par excès d'informations (...) le Moi perd ses repères, son unité, par excès d'attention ⁴⁸ ». En plus de déréaliser le monde extérieur par excès de représentation jusqu'à ce qu'il perde toute consistance, jusqu'à ce que qu'on en vienne à devoir accomplir un réel travail afin de parvenir à être touché de sa violence et de son étrangeté, en plus d'être désensibilisé par excès de représentations, ce même mouvement participe à la corruption notre propre conscience de nous-mêmes, l'unité même de notre sensibilité. Sans me lancer ici dans une théorisation du sujet contemporain, disons que ce que Jean-François Lyotard a nommé *La Condition postmoderne*⁴⁹ produit de nouveaux principes d'altérité et de turbulence qui envahissent nos champs de représentation et affectent non seulement notre perception du réel mais aussi notre conception de nous-mêmes en tant que sujet.

⁴⁸ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Folio/Essais, Gallimard, 1983, p. 80

⁴⁹ Lyotard, Jean-François, *La Condition postmoderne* Paris, Editions de Minuit, 1979

Ce processus beaucoup plus large, que les sciences sociales nous permettent ici d'effleurer au niveau théorique, est la matière qui compose une large part de mon trouble en tant que sujet, et conséquemment de mon travail poétique. Ma démarche vise à sortir un peu du moule de la représentation de ce qui s'est fané, de cette tentation toute contemporaine de répondre à ce problème de l'unité perdue, au morcellement du sujet, par un repli dans le récit d'une intimité narcissique factice cherchant à pallier l'aveu de la disparition de vérité générale. On retrouve cette tendance dans une multitude de courants contemporains, et la soif immodérée du public pour l'autofiction, les biographies, la poésie dite de l'intime, l'exposition de sa vie privée sur les blogs, les phénomènes de télé-réalité et bien d'autres sont symptomatiques de cette perte. Hors des valeurs transcendantes, poussé à jouir sans entraves, hors des « grands récits » religieux, sociaux, nationaux, idéologiques, on se rabat sur le micro-récit, l'anecdote qui sert à nous différencier, à nous donner une certaine consistance.

Ainsi, alors qu'une poésie chargeant de subjectivité chaque parcelle de la représentation (ce qui est le cas d'une large part de la production littéraire contemporaine, de l'autofiction ou un narrateur au « je » s'époumone généralement à justifier ses actes, à anoblir d'intentions même les situations les plus insignifiantes, comme à l'intérieur d'une poésie narrative de l'intime hyper investie voulant représenter l'individuation) ne laisse pas de place au lecteur et le plonge dans un contenu réifié, figé, mon projet poétique tente de sortir de cette réponse rassurante à l'angoisse d'indifférenciation et de l'assumer. Je tente d'exprimer cette perte partielle des affects, cette anesthésie des émotions en cherchant dans le quotidien la résurgence de ces moments où l'on ressent cette perte de manière directe et intuitive et en même temps à travers un voile, ce qui constitue bien un symptôme de déréalisation. Pour moi, la création littéraire peut constituer un champ, sinon de libération, au moins de représentation, qui permet de se distancier de l'aliénation, la normopathie qui paralyse la culture occidentale. Et c'est pour cela que je tente de me frotter au monde matériel, concret autant qu'à celui des

images imposées, martelées jusqu'à plus soif de la culture de masse. En *déchirant le rideau*⁵⁰ au sens où l'entend Kundera, c'est-à-dire en allant au-delà de conceptions toutes faites, d'interprétations simplifiées du monde et des êtres pour atteindre la substance de l'existence, jusqu'à ce que le lecteur ne puisse plus considérer ce qu'il a entre les mains comme un divertissement, ne puisse plus dissocier la négativité exposée de sa réalité comme *objet séparé*. Et en cherchant dans la poésie la possibilité de lui redonner une densité, une profondeur et une sensibilité sinon perdue dans la vitesse, les schémas de pensée préétablis, l'affolement.

3.2 Isolement

L'isolement, qu'il ne faut pas confondre avec la solitude, est un état choisi et délibéré. S'il est souvent dénoncé dans nos sociétés contemporaines ayant pour valeurs premières l'omniprésence de la stimulation et des communications comme le symptôme d'un désordre, c'est peut-être justement qu'il est nécessaire à toute démarche réflexive comme créative. Mais il représente beaucoup plus que ce simple constat en ce qui a trait à ma posture poétique.

Ernst Junger expose, dans sa définition de la figure du Waldgänger⁵¹, une conception de l'engagement qui est à rattacher à cette idée d'isolement. Le Waldgänger, « celui qui a recours aux forêts », constitue d'abord pour l'auteur une figure, un idéal social et politique. Je compte me l'approprier ici pour définir ma posture en tant que poète. *Celui qui a recours aux forêts*; l'expression a été traduite en français par le terme réducteur de « rebelle », que

⁵⁰ Kundera, Milan, *Le rideau*, Éditions Gallimard, Paris, 2005

⁵¹ Mot allemand emprunté à une coutume de l'ancienne Islande et signifiant « celui qui a recours aux forêts ». Il désignait alors le déserteur, celui qui se réfugiait en forêt, préférant courir les risques de d'une vie de péril constant plutôt que de se plier à une ordonnance du roi ou du chef. Source : Jünger, Ernst, *Traité du rebelle ou le recours aux forêts*, Paris, Christian Bourgois Éd., 1981.

j'emploierai ici malgré tout par souci d'alléger le texte. La posture du rebelle est difficile à encadrer. Pour l'auteur, sa forme est multiple, s'adapte à l'époque et aux situations. Il offre premièrement en guise d'exemple de cet idéal celui de l'électeur qui se rend aux urnes dans l'intention, devant un choix qui n'en est pas un entre des candidats qui le déçoivent, de ne cocher aucune des cases et d'inscrire « NON » sur le bulletin. Pour lui, ce genre de rebelle existe depuis toujours et, bien qu'il constitue un pourcentage minime d'une population et que ses actes ne trouvent pas toujours écho dans l'action directe, il est souvent à travers l'Histoire cette force tranquille qui a le potentiel de sauver une société du chaos.

Cette anecdote offerte en guise d'exemple me touche directement; il me semble aisé de faire le rapprochement entre l'acte de ce citoyen qui refuse ce qu'il considère comme un faux choix en le manifestant par écrit à un destinataire hypothétique, inconnu et la démarche poétique. Écrire de la poésie n'est après tout que ça, une forme d'affirmation, de témoignage lancée vers l'Autre avec un grand « a ». Et plus j'ai approfondi cette posture du rebelle, plus j'ai réalisé à quel point elle convenait à exprimer ma propre démarche quant à la notion d'engagement en général.

Ayant longtemps considéré l'engagement selon la définition sartrienne énoncée à corps et à cris encore par bon nombre de mes contemporains, je ne parvenais pas à me positionner par rapport à celle-ci. Je me suis toujours refusé à porter les drapeaux et les causes de manière univoque, trouvant toujours à redire sur la forme, la manière, les moyens, ou simplement la nature illusoire des objectifs; me retrouvant toujours trop nuancé et critique au sein même des mouvements pour y adhérer aveuglément. Pourtant, je me considère complètement à l'opposé du lâche, de l'apathique, de l'être indifférent que Sartre pourfend; j'aurais plutôt tendance à témoigner d'une extrême émotivité face à la nature de la condition humaine, de la souffrance, de l'injustice, de l'aliénation, et je travaille à ce que mon écriture soit le reflet de cette sensibilité. Mais malgré de nombreuses sympathies pour les militants, je me retrouve toujours naturellement isolé dans une posture de « critique de la critique », de tenant de l'inquiétude et du doute qui me tient en retrait de leurs arènes. La seule posture pour

laquelle j'ai eu quelque sympathie, c'est celle de l'anarchiste; et même là, je me reconnaissais davantage dans la définition lyrique qu'en offraient les poètes⁵² que dans quelque organisation politique (la notion même « d'organisation anarchiste » étant pour moi le comble de l'absurdité). Il en va de même, et j'en ai traité ici, des appellations en général; je peine à me considérer « poète », et je le fais ici sous toutes réserves en dédiant plusieurs pages à faire la critique de mes contemporains. De la même manière, je me verrais très mal me réclamer d'une quelconque école ou mouvement littéraire. Je suis par définition en retrait, isolé, car c'est précisément dans ce retrait que je trouve l'espace pour épancher ma propension au doute.

C'est pour ces raisons que je me reconnais dans la posture inconfortable mais délibérée du Waldgänger théorisée par Jünger. Il explique que le recours aux forêts est le choix délibéré de se retirer du jeu tout en l'observant. De ne plus jouer, de ne plus y croire, de rester sur place mais en démissionnant intérieurement; se replier. Lié à la figure de l'ermite sans y adhérer, le rebelle est celui qui sait se protéger des excitations, des turbulences afin, à la fois, de mieux comprendre les choses et de se préserver un espace intérieur. Qui s'offre la possibilité de se dégager, mais sans fuir. C'est un résistant qui, plutôt que de clamer partout qu'il l'est, se garde en retrait, en position d'observateur, se donnant ainsi le temps et l'espace pour travailler à sa propre capacité de remise en question. La forêt est certes un lieu où l'on se cache, mais ce n'est pas l'exil; c'est le dernier recours pour rester autonome tout en étant à l'affût, prêt à ressurgir dans le monde au moment opportun.

Je perçois chez les artistes et les penseurs les plus significatifs pour moi certains traits de cette posture. Glenn Gould cessant les représentations pour approfondir son art dans la solitude. Cioran, dans le doute jusqu'au désespoir, en réaction même à ses propres conclusions. Debord, dont les écrits ont inspiré toute une génération et qui s'est personnellement toujours farouchement refusé à toute forme de publicité. Réjean Ducharme,

⁵² Léo Ferré en tête « L'anarchie est la formulation politique du désespoir ».

pourtant l'un des auteurs les plus célèbres ici, qui s'est toujours refusé à apparaître en public ou à expliquer quoi que ce soit quant à son œuvre, ses influences, sa biographie. Houellebecq, abondamment cité dans ces pages, qui défend sensiblement le même mode de résistance dans son essai « *Approches du désarroi*⁵³ », concluant après une analyse accablante et impitoyable de l'état de surchauffe de l'époque actuelle, définie comme un monde factice et foutu, que « chaque individu est cependant en mesure de produire en lui-même une sorte de *révolution froide*, en se plaçant un instant en dehors du flux informatif-publicitaire⁵⁴ », « il suffit de marquer un temps d'arrêt; d'éteindre la radio, de débrancher la télévision; de ne plus rien acheter, de ne plus désirer acheter (...) de ne plus participer. Il suffit, littéralement, de s'immobiliser pendant quelques secondes.⁵⁵ »

Transposée dans le monde actuel, la posture de « celui qui a recours aux forêts » convient à qualifier la nature de mon engagement poétique. Quand le réel est emballé, noyé de ce *trop de réalité*, affolé et excité dans le spectacle médiatique, chercher dans sa représentation poétique par mes propres et maigres moyens à l'exprimer, à le dénoncer, me semble une position rebelle. Je ne conçois pas ma poésie comme un vecteur populaire de changement, je ne la déclame pas sur les tribunes pour attiser les foules en croyant naïvement pouvoir enclencher un mouvement de masse; j'inscris dans la marge de ce spectacle angoissant mon opposition. Je choisis d'exister par mon refus, au risque qu'il soit condamné à rester personnel. Je travaille à me rendre autonome, à sortir de cette culture de réaction aux médias, au Spectacle, à l'actualité, tout en continuant à chercher en deçà de cette surface la profondeur. À ne pas regarder ailleurs, mais à être le témoin de mon époque comme d'un crime. Une manière non pas de faire partie des indifférents amusés, mais plutôt de m'en tenir en retrait tout en restant sur les lieux, de solliciter puis d'assumer cette responsabilité de témoin.

| ⁵³ Houellebecq, Michel, *Approches du désarroi* dans *Interventions 2*, Paris, Traces, Flammarion, 2009

⁵⁴ Ibid., p. 45

⁵⁵ Idem

CONCLUSION

Il ne sert à rien d'être un monstre si on n'est pas doublé d'un théoricien du monstrueux.

Cioran, *Le mauvais démiurge*

quand je dis « nous »
je chante ce qu'il reste de désordre
dans cette dégénération
qui laisse les hommes de ce temps
apeurés rabougris
mieux que jamais avant
seuls dans leurs multitudes

J'empoigne le verbe d'abord pour exister en dehors de la médiocrité d'un absolu compartimenté sans appel et qui se voudrait accompli. au nom de l'atroce lucidité qui nous unit quant à ce que nous sommes : des crottés, des perdus, des losers, des profiteurs auto-diplômés de l'école de la paresse protectrice, suçant les résidus du confort bourgeois, perversis de compromis, se gavant de culture et d'alcool jusqu'à se voir aller au second degré, jusqu'à se dissocier de nos âmes, les rationaliser et les regarder pourrir sans trop de remords. je parle de la conscience coupable de mes refus castrés, de ma participation conditionnée à l'indécence d'une époque.

JE me représente
le flou à l'air
que chacun voie en son souffle
le peu de chose que je sais être

voyez, je ne sais plus souffrir
ni pleurer ni dormir
le temps, comme les choses
passent de devant à derrière

sans mon consentement

je n'ai pas oublié
on ne m'avait rien dit
du trouble de n'être pas
une image absoute

toute une génération ayant fui la banlieue mortelle ou le sapinage déserté des pères pour venir se perdre définitivement dans les villes anonymes, s'y avilir jusqu'à se disloquer, déchets sans nom et sans appartenance, absurdes et creux dans un univers de même nature. n'ayant appris qu'à s'étourdir, qu'à s'engourdir au cœur de la tiédeur structurée qui normalise un bonheur Paxil® de fin de semaine ou de voyages dans le sud.

l'essence de ce que nous devenons
n'abreuve que des boîtes de tôles

toute une génération réduite à l'accumulation de culpabilités diverses et colorées, des monstres d'égoïsme suicidaire ou d'altruisme masochiste, digérant la planète sac au dos ou s'avalant soi-même, couchés en boules comme des condamnés, et qui ne savent plus que prendre, et prendre encore, et jeter, abandonner tout ce qui n'est pas offert dans un emballage renouvelé, rejeter jusqu'à leur humanité comme faiblesse passagère, s'hasardant de manière ludique à travers tous les trous de l'univers, conscient de toutes les relativités. qui vénèrent tant ce monde et si peu ce qu'ils savent en faire, jusqu'au suicide, jusqu'à l'indifférence

chaque joie volée au goût de plastique de cette époque nous construit illégitimes tant nombreux sont les célébrants du statu quo. nous sommes chômeurs, drop-out, mésadaptés. nos potentiels de lumières sont avalés par la vitesse productiviste. nous sommes grévistes en attente de ce qui n'existe pas encore.

tout m'est extérieur et s'éloigne

je ne sais plus sentir

hors des vieux mots
qu'habitent vos inconséquences

on m'a pris jusqu'à ma tristesse
on l'a mise au musée

et je m'étirole je m'évapore
au matin d'un océan de détails
censés me rassurer sur ma condition d'homme

je n'ai pas oublié
on ne m'avait rien dit
de ces nuits d'asphyxie
dans la chaleur hors des saisons

la paralysie comme expression du désarroi.

après tout, pourquoi on trépignerait du cul ? avancer, réussir, ajouter, courrir, se battre, désirer quoi ? construire d'autres cases, des cases plus difformes pour cloîtrer même ce qui dépasse ? qu'y a-t-il à vouloir qui existe déjà?

il n'y a plus rien.

qu'une télé pour s'allumer et s'éteindre une idée passive de l'aventure sur le circuit fermé de l'unique structure du pouvoir qui mène des écoles aux hôpitaux en passant par l'usine ou le bureau, qu'une parodie de continuité d'avec un monde ancien au statut de réfugié dans le parc d'amusement qui nous fait office de culture, que les restes froids et gluants de morales puritaines, de projet industriel rendu applicable uniquement sous le prétexte d'un aveuglement barbare, produisant en série des conteneurs et tout ce qui va dedans, que les restes du fantasme révolutionnaire d'autres génération, récupérées elles aussi, mortes ou mourantes dans l'embourgeoisement de leur confort capitonné.

le modèle est resté, mais le sens est perdu.

étranger, le monde s'amenuise
 émietté dans un temps
 schizophrène

où sommes-nous
 et que sommes-nous devenus

nous ne sommes même plus des chiens
 tant nos instincts nous sont reniés

personne n'a mérité
 un tel confort d'indifférence
 à sa nature

chaque copeau de cette époque n'est plus que le symptôme du manque d'imagination, de l'angoisse du vide qui nous amène à le perpétuer.

le discours du statu quo distille et dénature, dedans comme dehors, au point où les mots comme les images sont toujours un peu volés au Spectacle, dilués, corrompus, enculés jusqu'au sens, positivité déblatérante de l'Ordre établi, officiel, inévitable, récupération et recyclage des idées pour usage esthétique. répétition des conjonctures de choix, défrichés comme cadre et comme limite jusqu'à l'impression de liberté, nouveauté perpétuelle de la forme, moyens de communication décuplés pour emballer le rabâchage, l'absence de quoi que ce soit à offrir hors du mépris bourgeois de l'homme pour l'homme; un idéal ayant pour principe fondateur l'assurance que nous sommes des porcs, des contenants à certitudes prémâchées, tout juste bons à se vautrer avec enthousiasme dans les vomissures larguées par le Marché et vendues sous le couvert d'assouvir les mêmes instincts que leur usage nous renie

il y a trop tout

aussi, nous ne demandons rien à personne.

les images de ce vers quoi nous marchons n'existent pas encore, et plus celles dont on nous inonde détournent l'amplitude du désir, plus l'on s'éloigne de ce qui se passe au-dedans de nous, de ce que nos existences réclament d'infini.

il n'est pas d'issue, qu'elle soit en boîte, en sachet, en pilules ou en mots, à la décadence commune qui nous édifie comme génération. il n'y a ni projet, ni idéologie de rechange à proposer en dehors d'inconstances, d'inconforts, de quêtes de doutes intimes, au risque de se perdre, au risque que le spasme constitue pour toujours notre seule résistance.

d'une conscience de ce qu'y s'anime
en nous et autour de nous
et qui demande à être restitué
à la petitesse de toutes les servitudes

je parle de me déconstruire un univers à ma hauteur

d'une allégorie du refus
d'un désespoir habitable

BIBLIOGRAPHIE

ADORNO, Theodor W., *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, 1984

ARSENAULT, Mathieu, *Album de finissants*, Montréal, Triptyque, 2004

ARTAUD Antonin, *L'Ombilic des Limbes*, suivi de *Le Pèse-nerfs et autres textes*, Paris, NRF/Gallimard, 1996

BALL, Benjamin, *Du délire des persécutions ou Maladie de Charles Lasègue*, Paris, Asselin et Houzeau, 1890

BAUDRILLARD, Jean, *Le crime parfait*, Paris, Galilée, 1995

BAUDRILLARD, Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 2004

BAUMAN, Zygmunt, *La vie en miettes : Expérience postmoderne et moralité*, Paris, Editions du Rouergue, 2003

BOISVERT, Yves, *Les Amateurs de sentiments*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1989

BURROUGHS, William S., *Essais*, trad. et présentés par Gérard-Georges Lemaire, Paris, C. Bourgois, 1981

COBAIN, Kurt, *Journal*, Paris, Éditions 10/18, 2004

DEBORD, Guy E., *La société du Spectacle*, Folio/Essais, Paris, Gallimard, 1992

DELILLO, Don, *White noise*, New York, Penguin Books, 1986

DUFOUR, Dany-Robert, *L'art de réduire les têtes*, Paris, Denoël, 2003

EHRENBERG, Alain, *L'individu incertain*, Paris, Hachette, 2003

HOUELLEBECQ, Michel, *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998

HOUELLEBECQ, Michel, « Approches du désarroi » dans *Interventions 2*, Paris, Flammarion, 2009

HOUELLEBECQ, Michel, *Rester vivant et autres textes*, Paris, Librio, 1997

KUNDERA, Milan *L'immortalité*, Paris, Gallimard, 1990

KUNDERA, Milan, *Le rideau*, Paris, Gallimard, 2005

LAPIERRE, René, *L'entretien du désespoir : essai sur l'affolement*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2001

LE BRUN, Annie, *Du trop de réalité*, Paris, Folio Essais/Gallimard, 2004

LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Folio/Essais, Paris, Gallimard, 1983

LYOTARD, Jean-François, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, 1986

MARCUSE, Herbert, *L'homme unidimensionnel*, Paris, Ed. de Minuit, 1968,

MURAY, Philippe, *Exorcismes spirituels tome 3*, Paris, Belles Lettres, 2002

MURAY, Philippe, *Après l'Histoire*, Paris, Gallimard, 2007

NEPVEU, Pierre, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, essai, Boréal, coll. « Boréal Compact », 1998

RADOVIC, F., "Feelings of Unreality: A Conceptual and Phenomenological Analysis of the Language of Depersonalization", *Philosophy, Psychiatry, & Psychology*, Volume 9, Number 3, 2002

READINGS, Bill, *Postmodernism Across the Ages*, Syracuse, Syracuse University Press, 1993

ROSSET, Clément, *Le réel et son double : essai sur l'illusion*, Paris, Gallimard, 1993

STROMSWOLD, K., *Genetics of spoken language disorders*, New Brunswick, Department of Psychology, Rutgers University, 1998

WATZLAWICK, Paul, *La réalité de la réalité : confusion, désinformation, communication*, Paris, Editions du Seuil, 1978

WING, Lorna, *The handicaps of autistic children : aaid to diagnosis*, London, National Society for Autistic Children, 1982